

II. LES HAUTS ET LES BAS DE L'EXÉGÈSE BIBLIQUE (DU XIX^e SIÈCLE À NOS JOURS)

Le théologien luthérien Ferdinand Christian Baur (1792 – 1860) fut le fondateur et le directeur de l'école de théologie de Tübingen, d'après le nom de l'université où il avait étudié et enseigné. Inspiré par la philosophie de Friedrich Hegel, qui préconisait une démarche intellectuelle partagée en trois moments dialectiques : thèse, antithèse et synthèse des contradictions surmontées, il proposera ce qu'il appellera la *Hauptkritik* (La critique supérieure) pour expliquer la synthèse réalisée au II^e siècle entre le christianisme juif de Pierre et le christianisme gréco-romain de Paul, d'où sortirait le christianisme des Pères de l'Église à venir. Armé de cet instrument d'analyse philosophique, il explorera les origines de l'Église. Son œuvre considérable portera sur l'histoire des dogmes chrétiens, sur les courants philosophiques qui imprégneront les premiers siècles de la pensée chrétienne, notamment sur les mouvements dissidents gnostiques et sur les prolongements de la critique biblique qu'avaient mis au monde ses maîtres et ses prédécesseurs. Son influence

atteindra un sommet autour des années 1840, pour être dépassée par de nouveaux courants critiques et exégétiques. Ses disciples et successeurs prolongèrent ses recherches vers de nouvelles directions et positions, mais les principes de base qu'il avait en son temps édifiés continueront à influencer les chercheurs actuels.

Fils d'un aumônier militaire luthérien, Friedrich Schleiermacher est un théologien et philosophe allemand, né en Basse-Silésie à Breslau¹ en 1768, il mourut à Berlin en 1834. Il fit ses études supérieures en exégèse et en philosophie à l'université de Halle, haut lieu à cette époque du rationalisme allemand. Il lit Platon, Aristote, Spinoza, Kant et Fichte. Il publie en 1799 ses *Discours sur la religion (Über die Religion)*. En 1810, il obtient une chaire de théologie à l'université de Berlin, qui vient d'être fondée par Wilhelm von Humboldt. Entre-temps, tout en exerçant la tâche d'aumônier à l'Hôpital de la Charité de Berlin et enseignant à l'université de Halle, il avait approfondi ses connaissances dans les domaines des arts, des sciences et de la littérature. Il introduit dans ses discours l'idée que

¹ Rattachée à la Pologne après la Seconde Guerre mondiale, la ville reprit son ancien nom de Wrocław.

la doctrine chrétienne n'est pas une vérité révélée par Dieu, mais la formulation faite par les êtres humains de la conscience qu'ils ont de Dieu. Pour lui, le sentiment religieux n'est ni savoir, ni morale, mais la conscience intuitive d'une Présence dont l'homme dépend de manière absolue. C'est ce qu'on a appelé une *théologie du sentiment*. Ce courant de pensée se développait en même temps que le romantisme, en tant que mouvement esthétique ; l'un exerçait sur l'autre une influence réciproque. Ainsi, retrouvait-on une composante de la sensibilité humaine, dont on aurait pu craindre qu'elle fût perdue ; les courants mystiques, piétistes et panthéistes retrouvaient ainsi leur place à côté des rigoureuses exigences de la raison.

Schleiermacher fut le fondateur de l'*herméneutique* moderne. On entend par ce mot plus que ce qu'entendait l'herméneutique traditionnelle. On désigne ainsi un art de l'interprétation, qui englobe le savoir philologique, la critique littéraire et textuelle et l'ensemble des savoirs acquis par la longue tradition exégétique classique.

Né et décédé à Ludwigsburg, David Friedrich Strauss (1808 – 1874) était un théologien libéral

luthérien qui avait fondé ses travaux sur les enseignements de F. C. Baur, de Schleiermacher et de l'école de Tübingen. Mais plus que chacun de ses devanciers dans sa *Das Leben Jesu (La Vie de Jésus)*, il passera de la pensée critique telle qu'ils la pratiquaient vers un rationalisme résolu qu'ils n'avaient pas jusque-là osé emprunter. Par la suite, cet ouvrage sera publié sous une forme enrichie sous le titre *Das Leben Jesu kritisch bearbeitet (La Vie de Jésus examinée d'un point de vue critique)*, qui deviendra accessible au lectorat anglophone grâce à une traduction effectuée par la romancière britannique George Eliot (Mary Anne Evans).

Strauss tentait de montrer que les évangiles formaient un ensemble de récits légendaires élaborés par les générations qui suivirent la mort de Jésus, d'où il essaiera d'enlever toute trace d'explications surnaturelles. Sans aller jusqu'à nier l'existence de Jésus, comme le feront certains commentateurs qui lui succéderont, il mettra en doute la croyance en la conception virginale de Marie, affirmant qu'il était plus simplement le fils de son époux Joseph. Il en sera de même pour les événements surnaturels qui remplissent les récits évangéliques. On comprendra sans peine que cet ouvrage causera de vives réactions, tant dans les

chaumières que dans les lieux relevés du monde chrétien.

Strauss perdit en 1839 son poste de professeur à l'université de Tübingen. À cause de sa renommée, il se vit offrir un poste de professeur de dogmatique et d'histoire de l'Église à l'université de Zurich. Mais les vagues d'indignation et de protestation qui s'ensuivirent furent si vives que les autorités universitaires furent forcées de retirer leur offre. Il sera mis à la retraite avant même d'occuper son poste. Il deviendra désormais un écrivain indépendant et publiera, entre autres, par la suite *Die christliche Glaubenslehre* (La Dogmatique chrétienne, 1840) et *Der alte und der neue Glaube* (L'ancienne et la nouvelle foi, 1872), que certains ont décrit « comme un catéchisme athée ». Sa pensée se modifiera en cours de route, évoluant vers un radicalisme de plus en plus marqué. Karl Barth, théologien protestant du XX^e siècle, notera dans le cours de ses idées au moins cinq revirements.

On a dit que son œuvre marquait une étape importante de l'histoire de la pensée religieuse chrétienne qu'elle partageait en deux parts : l'avant-Strauss et l'après-Strauss. C'est vrai. Mais elle fut attaquée de toutes parts, tant par les traditionalistes que par des philosophes renommés

comme Hegel et Nietzsche. Il reste que des concepts et des idées qu'il avait formulés trouveront place dans les réflexions des théologiens et des exégètes qui viendront après lui. C'est ainsi qu'il est devenu habituel de distinguer, à sa suite, entre « un Jésus de l'histoire », que l'on tente de cerner avec les seuls instruments dont disposent les historiens d'aujourd'hui, et « un Christ de la foi », distinction qui reconnaît que les Évangiles ne sont ni des reportages ni des biographies de Jésus, mais des prédications qui invitent à croire aux principes et aux messages qu'il a transmis, et à suivre les exemples qu'il a donnés. Ce qui laissera une large place à une gamme étendue d'interprétations.

Au cours du XIX^e siècle, on verra hors d'Allemagne et à l'intérieur même de ce pays s'exercer et se poursuivre l'intérêt, la réflexion et l'analyse des exégètes à l'égard des questions bibliques, mais on sentira se prolonger un évident malaise entre les chercheurs libéraux, qui ne se sentiront liés par aucune autorité doctrinale, et les chercheurs croyants qui seront attachés par les dogmes traditionnels des Églises auxquelles ils appartenaient.

Adolf von Harnack (1851 – 1930) fut un théologien luthérien de culture allemande né à Dorpat (aujourd’hui Tartu). À cette époque, cette ville était en territoire russe, elle est de nos jours située en Estonie. Il devint professeur à Leipzig, Giessen, Marbourg et Berlin. Avec la collaboration de collègues, il travailla sur l’histoire de l’Église primitive, sur le gnosticisme et l’histoire des dogmes. Il mit en doute les fondements dogmatiques du Symbole des Apôtres, la canonicité de l’*Évangile selon Jean*, dont la rédaction devrait, selon lui, être attribuée à un personnage autre que l’apôtre de ce nom. Ce texte, d’après lui, ne pouvait servir de source historique fiable pour rédiger une biographie de Jésus. Il ne croyait pas que Jésus ait pu accomplir d’authentiques miracles, mais admettait qu’il ait pu réaliser des guérisons, qui apparurent comme des miracles. Harnack disait : « Que la Terre se soit arrêtée dans sa course, qu’une ânesse ait parlé, qu’une tempête se fût calmée sur une simple parole, nous ne saurions le croire, mais qu’un infirme se soit mis à marcher, un aveugle à voir et un sourd à entendre, nous ne pourrions prétendre que cela ne se soit jamais produit. »

Pour lui, le dogme naquit dans les premiers siècles de l’histoire de l’Église d’une vaine

tentative de traduire le message évangélique dans les termes et les concepts de la philosophie grecque.

Son œuvre abondante et complexe fut particulièrement bien résumée par une série de leçons données durant l'hiver 1899-1900 à l'université de Berlin sous le titre *Das Wesen des Christentums* (L'Essence du christianisme)², où il essaie d'extraire l'« essentiel » du message de Jésus. À cette époque, il est en son domaine l'un des professeurs et des chercheurs les plus éminents d'une université qui passait pour être l'une des meilleures au monde. Les questions que se pose cet historien des origines du christianisme se rapportent au point suivant : quel est l'état des croyances que peuvent accepter les chrétiens actuels à la suite des progrès de la modernité, tels qu'apportés par le protestantisme, les philosophes des Lumières, dont Kant, et la sécularisation ambiante des connaissances et de la pensée ? Cet ouvrage suscitera un vif intérêt et connaîtra un grand succès : il fut traduit en quatorze langues et tiré à plus de 100 000 exemplaires. Pour répondre aux questions qu'il soulevait, Harnack, il est vrai,

² En 1841, le philosophe Ludwig Feuerbach, critique radical du christianisme, avait publié un livre qui portait le même titre, et préparait la voie aux écrits de Marx, Nietzsche et Freud.

adoptait une approche strictement historique. Mais il voyait dans le message de Jésus une ouverture du cœur qu'il acceptait sans réserves. La prétention de posséder des vérités absolues et irréformables, qui sévissait dans tant d'églises chrétiennes, n'était pas la sienne. Mais l'accusation qu'il ait été un adversaire résolu des valeurs chrétiennes était sans fondement. S'il met de côté toute argumentation apologétique ou philosophique, se contentant de ne s'appuyer que sur des documents et des faits, il fondera avant tout la croyance et la pratique religieuses sur les vertus et les sentiments prêchés par les paroles et les actions de Jésus. À titre personnel, Harnack mènera une vie pieuse et simple, axée sur le message d'amour et de justice laissé par le Maître, un message hélas ! trop tôt occulté par une Église où s'étaient progressivement imposé un enseignement bardé de dogmes invraisemblables et de lois inflexibles. Dans son analyse du christianisme, il refusait autant un obscurantisme aveugle, obstinément opposé aux progrès de la pensée, qu'une irréligion malveillante indifférente aux valeurs d'ouverture et de générosité héritées des origines. Le grand théologien Paul Tillich, que la persécution nazie avait forcé à fuir son pays, dira de son œuvre qu'« elle est le témoignage religieux

d'un des plus grands érudits du siècle. » C'est ainsi que vivait et s'exprimait un des plus lumineux représentants du protestantisme libéral au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Mais il faut constater que des théologiens allemands, aussi importants que Karl Barth et Rudolf Bultmann, s'éloignèrent de lui à mesure que leur pensée progressait.

Pourtant, *l'Essence du christianisme* fut fort diversement reçu, selon les diverses branches qui composaient à l'époque le christianisme occidental. Le libéralisme luthérien l'accueillit de manière très favorable, mais le luthéranisme plus traditionnel se distança de ses thèses. L'un des premiers opposants à la pensée de von Harnack fut Alfred Loisy, l'un des principaux protagonistes du mouvement moderniste, selon les autorités catholiques. Ce qui peut paraître paradoxal, puisque celles-ci voyaient dans le théologien allemand l'un des plus dangereux défenseurs de ces néfastes nouveautés.

Dans *L'Évangile et l'Église* (1902), Loisy reprochait à Harnack d'avoir négligé le caractère eschatologique du christianisme naissant, alors que les premiers disciples, Paul en tête, attendaient le retour prochain du Christ venu juger les vivants et les morts. Loisy ajoutait que le message chrétien ne nous était parvenu que par l'intermédiaire de

l'Église, c'est-à-dire de la Tradition, qu'on opposait à la *Sola Scriptura* protestante. Ce qui aurait dû plaire aux autorités catholiques, mais les préventions antimodernistes étaient trop vives pour que l'on mît ces arguments dans la balance qui devait juger Loisy.

Dans *L'Église naissante et le catholicisme* (1909), l'abbé Pierre Batiffol, historien des dogmes, soutiendra des thèses qui iront dans le même sens, et bien qu'il fût, à tort, suspecté de modernisme, il ne connut pas le sort injuste dont Loisy fut frappé. Étrangement, les intellectuels catholiques adoptèrent à l'égard de Harnack une attitude conciliante, car ses travaux venaient — parfois — confirmer les positions de l'Église quant à l'authenticité des documents chrétiens primitifs, en particulier ceux du Nouveau Testament.

Les principaux reproches qui furent adressés à von Harnack, vinrent de ce que l'on estimait que l'excessive importance qu'il accordait à l'influence grecque dans l'édification du christianisme ne tenait pas suffisamment compte des racines juives des premiers disciples de Jésus. Il faut constater que les influences culturelles, dont la Judée était le siège au temps où naquit ce mouvement nouveau, puisaient à des sources multiples, où dominait une forte teinte d'hellénisme, dont l'occupant romain,

depuis au moins un siècle, n'était pas le moindre porteur. En vérité, le christianisme des premiers temps doit sa saveur particulière tant à l'atmosphère hellénique ambiante, dont la Judée elle-même était imprégnée, qu'au judaïsme des milieux où il était né et, surtout, à l'originalité de la sensibilité propre de Jésus. Quiconque s'attache à un seul des brins, dont cette tresse est composée, aura en partie, mais en partie seulement, raison. Ces trois éléments sont essentiels à une juste compréhension de la naissance et de l'essor du christianisme.

Un autre des reproches qui seront adressés à von Harnack venait de ce qu'il aurait négligé d'esquisser les traits qu'aurait dû prendre, à son avis, le christianisme de demain. Ce qui étonne d'autant plus, qu'il avait affirmé que l'une des tâches qui incombaient à l'historien, était de laisser les leçons du passé éclairer et guider les voies de l'avenir.

On comprend qu'il y avait dans son œuvre, ample matière pour nourrir les recherches de quiconque s'intéressait aux sciences de la religion, qu'il soit philosophe, historien, exégète ou philologue. Ces savants travaux auraient dû être conduits, comme il sied aux entreprises de l'esprit, dans un climat irénique propre à toute recherche,

qui serait inspirée par la seule poursuite de la vérité. Mais ce noble idéal sera loin de guider tous les chercheurs.

Ce paradoxe sera provoqué par le fait qu'une partie des spécialistes de ces questions, exerçaient simultanément leurs activités dans des chaires universitaires, et dans des fonctions ecclésiales : en Allemagne principalement chez les luthériens, en Grande-Bretagne chez les anglicans et, plus tard en France chez les catholiques. Souvent, les gros mots jaillirent dans les discussions savantes, en paroles ou par l'écrit. Libertins, rationalistes, positivistes, modernistes, grammairiens, dans la bouche de certains, ces noms devinrent des reproches virulents, comme « attardés, antireligieux, ennemis de la raison, propagandistes de superstitions », que sais-je, minant la sérénité qui devrait présider aux échanges universitaires et à la tranquille recherche de la vérité. Ainsi s'érigeront des barrières qui demeureront pendant longtemps infranchissables. La crise moderniste, dont nous parlerons tout à l'heure, qui polluera les travaux des chercheurs catholiques durant les premières décennies du XX^e siècle, contribuera à prolonger cette pitoyable situation.

Mais ne brûlons pas les étapes : pendant ce XIX^e siècle — que Léon Daudet eut bien tort de qualifier

de stupide —, d'autres activités intellectuelles vinrent apporter des connaissances nouvelles et insoupçonnées, qui jetèrent sur le contenu des écrits bibliques des éclairages nouveaux, que n'avaient pu prévoir les exégètes de toutes tendances. A priori, ces activités ne semblaient pas avoir de rapports immédiats avec les études religieuses. Et pourtant... Il s'agissait dans un cas des sciences de la nature et dans l'autre des déchiffrements progressifs de langues que l'on trouvait gravées dans les temples et les nécropoles d'Égypte, ainsi que sur les innombrables tablettes d'argile mises au jour par des équipes de militaires, d'explorateurs et d'archéologues, qui fouillaient patiemment les sables du Proche- et du Moyen-Orient, où elles étaient demeurées ensevelies depuis des millénaires. Jusqu'à ce siècle, ces écritures étaient demeurées muettes, car leur connaissance avait été perdue depuis près de seize cents ans. Nous ne nous attarderons pas à parler du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens par Jean-François Champollion qui se rapporte peu ou pas avec ce qui va suivre. Mais, au contraire, le déchiffrement des écritures cunéiformes a beaucoup à voir avec l'exégèse biblique. Étymologiquement, ce mot *cunéiforme* désigne des écritures formées de traits (cuneus = clou) gravées

dans des tablettes d'argile molle à l'aide d'un calame biseauté. Il suffisait de cuire ces tablettes pour obtenir un support de l'écriture capable de traverser des millénaires, pourvu qu'elles ne fussent pas brisées.

George Smith (1840 – 1876) était un assyriologue [*spécialiste du déchiffrement des langues anciennes de Mésopotamie*] à l'emploi du British Museum. Il devint l'un des plus brillants experts dans cette discipline. En 1872, il atteignit une renommée mondiale, quand il entreprit la traduction d'un ensemble de tablettes auquel on donnera le nom d'*Épopée de Gilgamesh*, qui figure parmi les plus anciennes œuvres littéraires que l'on ait découvertes. L'une de ces tablettes mentionnait l'existence d'un certain personnage nommé Utanapishtim, qui avait survécu avec son épouse à un Grand Déluge par lequel toute la terre avait été ravagée, et qui avait ainsi acquis l'immortalité, privilège normalement réservé aux dieux. Smith traduira par la suite des fragments de tablettes, qui donnaient un récit de la création du monde, et celles des êtres vivants et de l'humanité. Un compte rendu de ses découvertes sera par la suite publié dans un ouvrage intitulé *The Chaldean*³

³ À l'époque on appelait *Chaldée* des régions diverses de la Mésopotamie. On trouvera une présentation plus détaillée de ces travaux de

Account of Genesis (Le récit chaldéen de la Genèse). Ce chercheur si prometteur mourra hélas ! trop tôt de dysenterie, lors d'une campagne de fouilles archéologiques qu'il menait en Syrie.

Ces découvertes venaient totalement bouleverser les vues que l'on entretenait à l'égard de certains récits bibliques. Si quelqu'un avait jadis demandé : *Quelle langue Adam et Ève et leurs descendants immédiats parlaient-ils ?*, on n'aurait guère hésité à lui répondre : *évidemment, l'hébreu*. À la lumière de la Bible, la réponse paraissait aller de soi. Mais le déchiffrement des tablettes cunéiformes obligeait à conclure qu'il avait existé au Proche- et au Moyen-Orient diverses langues antérieures à l'hébreu, et que l'on trouvait dans les écrits de ces peuples des récits, qui semblaient avoir été empruntés par les rédacteurs bibliques. Ces découvertes nouvelles ne pouvaient pas être négligées par quiconque s'occupait d'exégèse d'un point de vue historico-critique.

Revenons maintenant au second point qui, au XIX^e siècle, devait être pris en compte pour éclairer l'exégèse biblique : les découvertes dans le domaine des sciences naturelles qui se révèlent

déchiffrements dans Claude Boucher, *Une brève histoire du Proche- et du Moyen-Orient, tome I*, publié chez Fides.

incompatibles avec les récits bibliques, c'est-à-dire la durée des phénomènes géologiques et la théorie de l'évolution des espèces.

Nous avons précédemment parlé de Buffon et de l'âge de la Terre qu'il avait tenté d'évaluer. Les géologues continuaient depuis son temps à explorer le globe, et à conclure que les complexes structures, dont sont formées les montagnes, avaient exigé pour se mettre en place des durées considérables, qui dépassaient de loin les durées mentionnées par la chronologie biblique. La découverte et l'étude des fossiles apportaient leur contribution à la mise en place de ce puzzle, en multipliant les ères et les périodes que l'histoire de notre planète exigeait.

Les deux premiers artisans de ce travail furent des naturalistes français placés à la jonction des XVIII^e et XIX^e siècles ; ils se nomment Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772 – 1844) et Georges Cuvier (1769 – 1832). Ce sont les pères de l'anatomie comparée et de la paléontologie. Cuvier, grâce à ses lois de la subordination des organes et de la cumulation des formes, était parvenu à reconstituer des squelettes entiers de mammifères fossiles à partir de quelques ossements. Les travaux de Geoffroy Saint-Hilaire l'amènèrent de son côté à conclure à l'unité de composition des

organismes animaux. Ils étaient l'un et l'autre à l'emploi du Museum d'histoire naturelle. Logiquement, par la similitude de leurs études et de leurs résultats scientifiques, ils auraient dû parvenir aux mêmes conclusions philosophiques quant à la manière d'interpréter ces résultats, et pourtant une dissension radicale les séparera à ce propos. Alors que Geoffroy Saint-Hilaire, influencé par les écrits de Jean-Baptiste de Lamarck (1744 – 1829), père de l'évolutionnisme français, avait conclu que chez les mammifères les espèces s'étaient progressivement engendrées les unes les autres, Cuvier, retenu par son passé religieux, s'accrochait obstinément au principe reçu de la fixité des espèces, conformément aux récits de la *Genèse*. Il luttera contre le transformisme naissant, au point d'utiliser les pouvoirs administratifs dont il disposait pour entraver les carrières des naturalistes, qui penchaient en faveur de cette prometteuse théorie scientifique.

Dans son avant-propos à la *Comédie humaine* rédigé en 1842, Balzac écrivait :

Ce serait une erreur de croire que la grande querelle qui, dans ces derniers temps, s'est émue entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, reposait sur une innovation scientifique [...] La proclamation et le soutien de ce système, en harmonie d'ailleurs avec les idées que nous nous faisons de la puissance divine, sera l'éternel honneur de Geoffroy Saint-Hilaire, le vainqueur de Cuvier sur ce

point de la haute science, et dont le triomphe a été salué par le dernier article qu'écrivit le grand Goethe.

Mais, à cette époque, en cette matière on n'avait encore rien vu. En 1865 paraîtra sous la plume d'un certain Charles Darwin un ouvrage intitulé *On the Origin of Species by means of Natural Selection (Sur l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle)*. L'ouvrage aura des répercussions considérables tant dans le domaine des sciences de la vie que dans celui de la pensée religieuse. Cette théorie montrait, plus clairement que jamais, que les récits de création qu'on lit dans les premiers chapitres du *Livre de la Genèse*, sont dépourvus de tout fondement historique ou scientifique, et qu'il faut — comme on dit dans les documents judiciaires —, les lire, *hors de tout doute raisonnable*, pour ce qu'ils sont : des récits mythiques. Certes, bien des questions dans ce vaste chantier restaient à éclaircir. Toutes les disciplines existantes ou à venir, dont sont composées les sciences, théoriques et pratiques, de la vie : paléontologie, élevage, génétique, embryologie, microbiologie, biologies cellulaires et moléculaires, etc., concourront à la réalisation de cette tâche, et viendront conforter l'hypothèse que

Darwin, après plusieurs autres, avait correctement avancée.

Les pays anglo-saxons, Grande-Bretagne et États-Unis d'Amérique en particulier, ressentiront plus fortement que quiconque le choc culturel que cette théorie provoquait. On trouve encore aux U. S. A., pourtant l'un des pays du monde les plus avancés en matière scientifique, des pans entiers d'attardés prétendument instruits, qui tentent par tous les moyens de forcer les écoles publiques à enseigner en parallèle (ou à la place) des cours de biologie scientifique, des systèmes de pensée portant les noms de créationnisme ou de dessein intelligent qui, comme il a été établi devant les tribunaux de ce pays, sont des pseudosciences traînant derrière elles des relents religieux, la religion étant une discipline dont l'enseignement est interdit par le premier amendement de la constitution américaine et par les précisions qui lui furent apportées.

Les lecteurs désireux d'approfondir cette question sont invités à lire le chapitre 4 intitulé *Charles Darwin ou Voyage au pays de nos ancêtres* du livre *Une brève histoire des idées de Galilée à Einstein* écrit par le présent auteur.

Mais, avant de quitter ce sujet, il est utile de parler de l'attitude de la puissante Église

catholique à l'égard de la théorie de l'évolution, qui portera aussi dans l'histoire le nom de *transformisme*.

Nous recommandons à ce propos la lecture d'un chapitre intitulé « Le choc de l'évolution au XIX^e siècle. Vers une nouvelle lecture de la création. » (*Quand les religions doutent de la science*, Collection *Trajectoires*, no 25, Ed. Lumen Vitae)

Il faut constater que *l'Origine des espèces* n'a jamais figuré dans *l'Index des livres prohibés*, au contraire de *Zoonomia*, le livre d'Erasmus, le grand-père de Charles, qui traitait, mais moins savamment, du même sujet. Pourquoi en fut-il ainsi ? Sans doute, parce que l'Église estimait que *L'Origine des espèces* tombait sous le coup des lois générales de l'Index, et parce que la principale préoccupation du pape régnant, Pie IX, se rapportait alors aux projets politiques de Giuseppe Garibaldi et de ses associés, qui se proposaient d'unifier l'Italie sous un gouvernement civil et de prendre possession des États pontificaux.

Alors que l'anthropologie préhistorique naissait et que la vraisemblance des récits du début de la *Genèse* était progressivement battue en brèche, le pape adressait à l'archevêque de Munich et aux évêques allemands un bref intitulé *Tuas litteras*

libenter legi (J'ai lu avec plaisir votre lettre) (1863), qui rappelait durement aux chercheurs catholiques de leur pays (et par conséquent de l'ensemble de la chrétienté) de se soumettre sans discuter à l'autorité de la foi telle que définie par Rome.

Nous avons appris que certains des catholiques qui s'adonnent à l'étude des plus hautes sciences, trop confiants dans les forces de l'esprit humain, n'ont pas craint qu'en affirmant une liberté fallacieuse et aucunement authentique de la science, les dangers d'erreurs les entraînent au-delà des limites que ne permet pas de franchir l'obéissance due au magistère de l'Église, établi pour garder l'intégralité de la totalité de la vérité révélée.

On comprendra qu'une proportion croissante de savants catholiques, pressés par les progrès continus de leurs recherches, se montrèrent, au moins dans leur for intérieur, de plus en plus rebelles à l'idée de se plier à une aussi plate soumission.

En France, sans doute sous l'effet de ces objurgations, certains biologistes (Armand de Quatrefages et Pierre Flourens, en particulier) reprenant les luttes de Cuvier s'élevèrent contre le transformisme, qui choquait leurs croyances religieuses. Au même moment, un ecclésiastique, Mgr Maurice d'Hulst, fondateur de l'Institut catholique de Paris, s'était soucié de concilier, dans la mesure du possible, les croyances de sa foi avec les progrès de la science. Dans ses

mémoires intitulées *Choses passées*, Alfred Loisy écrira de lui :

Bien qu'il fût très bon, ses façons de grand seigneur me gênaient quelque peu. J'admiraïs comme tout le monde l'extrême facilité de son esprit ; mais cette facilité si grande tournait presque à la légèreté, parce qu'il ne prenait le temps de rien approfondir. Il avait l'esprit ouvert à toutes les idées neuves ; mais il s'effrayait lui-même, à certains moments, de ses hardiesses, et il se repliait alors derrière sa foi et les principes fondamentaux de la théologie qu'on lui avait enseignée au séminaire.

C'est dire que Mgr d'Hulst passera sa vie à marcher sur la corde raide, sans trop bien parvenir à convaincre ni l'Église, ni les scientifiques français qui — la vieille génération étant disparue —, se partageaient en néo-lamarckiens, promis à la désuétude, et darwiniens, détenteurs des promesses de l'avenir.

Pie IX mourait en 1878 et se trouvait remplacé par le pape Léon XIII. Celui-ci était conscient des nombreux retards et blocages apparus lors du précédent pontificat, qui avait sombré dans un conservatisme crasse, dont le stupide *Syllabus*⁴ était l'une des plus brûlantes manifestations. Il espérera combler ces retards en se penchant sur de nombreuses questions demeurées sans

⁴ Ce document condamnait, parmi de nombreuses interdictions, toute concession à la modernité et refusait d'accorder à toute autre confession des droits qu'il réclamait pour le catholicisme.

réponses, qu'il voudra éclaircir en publiant de nombreuses encycliques. Il en publiera quatre-vingt six ! La plus célèbre d'entre elles sera intitulée *Rerum Novarum* (Des choses nouvelles, 1891).

Tout se passe comme si les papes du XIX^e siècle qui l'avait précédé n'avaient pas pris conscience des transformations économiques et sociales qu'avait engendrées la Révolution industrielle, et qu'ils étaient demeurés insensibles aux crises qu'elle avait provoquées auprès d'une classe nouvelle : le prolétariat. Seuls les penseurs socialistes et quelques écrivains s'étaient souciés de leur douloureux sort.

L'histoire a gardé une opinion favorable de Léon XIII particulièrement à cause de cette encyclique, où enfin un pape se préoccupait de cette question, et tentait de tracer les rudiments et les principes de ce qu'on appellera la doctrine sociale de l'Église. Cette encyclique dénonce la pauvreté et la misère qui affligent la classe ouvrière, tout en blâmant le « syndicalisme athée », qui avait pris les devants dans la défense du prolétariat. Elle se dit en faveur d'un syndicalisme chrétien, c'est-à-dire contrôlé par l'Église — qui se révélera embarrassant à l'usage —, et exhorte les États à voter des lois destinées à protéger les classes les plus fragiles

de la société. Les solutions proposées demeuraient fort prudentes et protégeaient les richesses des possédants. Certes, des laïcs chrétiens et des ecclésiastiques isolés avaient auparavant pris la défense des prolétaires exploités, mais pour la première fois, l'autorité suprême de l'Église s'engageait dans une voie qu'elle aurait normalement dû considérer comme primordiale, si elle avait été plus attentive à la mission qui lui avait été confiée par son Fondateur : avoir un souci sans réserves à l'égard des pauvres et des malheureux. Dans ce domaine, au moins, l'Église entrait dans la modernité. D'un côté, Léon XIII recommandera à certains Français récalcitrants d'accepter la démocratie, ce qui soulèvera l'exaspération des royalistes nostalgiques et des conservateurs les plus acharnés. Cette recommandation et l'encyclique *Rerum Novarum* lui conféreront à bon compte une réputation de progressiste, peu conforme à la réalité, car, tout comme ses prédécesseurs il s'élèvera contre le libéralisme, la liberté des cultes, la liberté de la presse, la liberté d'enseignement et la liberté de conscience.

De même, vis-à-vis d'une question qui prenait une acuité croissante à mesure que progressaient les sciences de la nature, l'archéologie, l'histoire, la philologie, le déchiffrement des langues

anciennes et l'exégèse historico-critique, Léon XIII se repliera sur un aveugle statu quo, en se cramponnant farouchement à la lettre du dogme. À cet effet, il publiera en 1893 une encyclique intitulée *Providentissimus Deus* (La Providence divine), où il espérait faire taire les méchantes gens de science, qui osaient montrer que la chronologie biblique était incompatible avec les durées requises par les phénomènes mis en évidence par les études géologiques. C'était la première encyclique où un pape traitait de la Bible, des études bibliques et de l'exégèse. On aurait pu s'attendre à ce que le rédacteur (ou les rédacteurs) de ce document — était-ce le Pape en personne ? on ne le sait — se fût donné la peine d'examiner avec soin les argumentations des chercheurs contemporains, dont les découvertes invitaient à élargir les interprétations traditionnelles du dogme de l'inerrance biblique plutôt que de s'attarder à citer lourdement une armée de Pères de l'Église et aligner une suite inutile de capucinades. Ni le nom de Richard Simon, ni celui de Pierre Astruc n'étaient mentionnés, ni de quelque exégète contemporain. Bref, l'encyclique s'attarde lourdement à répéter le dogme traditionnel sans apporter de lumières nouvelles et sans faire avancer les connaissances exégétiques.

Elle affirme que la science véritable ne peut contredire le texte biblique, que les contradictions apparentes entre les affirmations de la science ne peuvent être expliquées que par des erreurs de la science, éventuellement appelées à être corrigées, ou par des erreurs commises par des copistes, erreurs qui ne pouvaient s'être trouvées dans les textes originaux prétendument dictés par l'Esprit Saint, ou par des fautes d'interprétation, dont elle admet qu'elles puissent avoir été commises par des Pères de l'Église. Mais elle insistait pour réaffirmer que le dogme de l'inerrance s'appliquait sans faille à la totalité du texte biblique reconnu comme canonique par le concile de Trente.

Bref, on assistait à un désastreux dialogue de sourds entre la recherche scientifique, philologique et exégétique en marche, et le refus obstiné du Vatican de comprendre le fond du problème et de tenter de le résoudre par un élargissement de décisions archaïques ossifiées. Cette encyclique aurait pu être l'occasion de faire avancer la question. Elle ne le fut pas.

Mgr d'Hulst tentera en vain d'éclairer le Vatican à propos du contenu de cette encyclique. Il sera convoqué à Rome et forcé de « s'expliquer » ; devant l'inflexible obstination des autorités, il se

soumettra de guerre lasse, sans doute convaincu dans son for intérieur d'avoir raison.

Après bien des tergiversations et des palinodies, l'Église catholique actuelle en viendra — oublions les indécrottables attardés — à se rallier à la thèse suivante qui réconcilie la chèvre de la foi avec le chou des exigences scientifiques : le monde a été créé par Dieu qui en dirige la destinée, mais son développement depuis son origine s'est fait conformément aux lois, aux données et aux théories mises en lumière par les recherches des sciences de la Nature. Quant aux récits bibliques qui racontent l'origine du monde et de l'espèce humaine, ils relèvent de genres littéraires qui n'ont rien de scientifiques. L'agnostique scientifique que je suis peut sans peine vivre avec une telle déclaration, mais il ne saurait la partager sans nuances dans sa totalité.

Le projet lointain de Mgr d'Hulst était entaché d'une ambiguïté qu'il faudra de longues années pour éclaircir. Jamais totalement matée, ni totalement élucidée, cette ambiguïté demeurera embusquée dans l'ombre, prête à venir brouiller les cartes épistémologiques. On peut certes dispenser un enseignement scientifique à l'intérieur d'une maison d'enseignement religieuse, à condition de respecter l'autonomie des disciplines scientifiques,

théologiens et gens de science peuvent certes se rencontrer pour discuter de sujets envers lesquels ils nourrissent un commun intérêt, mais on ne saurait légitimement parler de science chrétienne, ou de science juive, ou de science musulmane. Les sciences se doivent de suivre les méthodologies qui leur sont propres, et ne sauraient se plier aux a priori de quelque religion que ce soit, ni se vouloir au service d'une quelconque religion. Accusé de vouloir soumettre les croyances religieuses aux diktats des sciences, ce pauvre Mgr d'Hulst se retrouvera entre autres en butte aux propos intransigeants de *L'Univers*, journal catholique dont le rédacteur en chef était l'intraitable Louis Veillot.

Léon XIII mourut en 1903. Ce pontife qu'on avait, à cause de sa santé fragile, élu comme un pape de transition, occupa le Saint Siège durant vingt-cinq ans ! Il fut remplacé par le pape Pie X, qui sera associé à une grave crise de la pensée catholique à laquelle on a donné le nom de *crise moderniste*. On avait fini par constater que Léon XIII était, en dépit des apparences, farouchement agrippé aux valeurs conservatrices et au statu quo doctrinal. Il faudra bientôt se rendre compte que son successeur l'était encore bien plus. Puisque nous aurons tout à

l'heure à blâmer fortement ce pape quant à son attitude en matière exégétique, commençons par lui accorder quelques bons points.

Parce qu'il était doué d'un indéniable talent musical, il avait fondé au séminaire de Padoue, où il étudiait, une chorale dont il devint maître de chapelle. Devenu pape, il travaillera à répandre l'usage du chant grégorien auprès des paroisses et des communautés religieuses, en particulier à l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre de Solesmes.

Dans une encyclique intitulée *Lacrimabili Statu* (Par l'état lamentable) publiée en 1912 vers la fin de son pontificat, à bon droit il s'élèvera contre le sort misérable infligé aux Indiens de l'Amérique du Sud et exhortera les évêques de ces pays à dénoncer les traitements cruels auxquels étaient soumis les indigènes et les descendants des esclaves noirs, et à pousser les autorités civiles à se préoccuper de leur sort. Il mourra à la fin du mois d'août 1914 peu de temps de temps après que furent déclenchées les hostilités de la Première Guerre mondiale. On a blâmé, à tort ou à raison, l'indifférence qu'il aurait manifestée à l'égard des inquiétantes rumeurs de guerre qui menaçaient l'Europe.

Mais venons à la crise moderniste. Le mot *modernisme* était apparu dans la seconde moitié du siècle précédent, surtout en France et en

Grande-Bretagne pour blâmer, en général, les idées nouvelles apparues durant cette période en marge des croyances religieuses traditionnelles. Il recevra un statut plus officiel quand il sera utilisé en 1907 par le pape Pie X dans son encyclique *Pascendi Dominici Gregis* (En faisant paître le troupeau du Seigneur), et dans une constitution apostolique nommée *Lamentabili Sane Exitu* (Avec de lamentables résultats), faisant la liste de ce qu'on appelait des erreurs doctrinales que l'on reprochait aux penseurs contemporains. Les penseurs visés sous les noms de modernistes et de néo-modernistes, se donneront habituellement d'autres noms que ceux-là, qui leur apparaissaient péjoratifs.

Il suffira de citer le premier paragraphe de cette encyclique pour comprendre de quelle encre et dans quel esprit ces documents avaient été rédigés.

À la mission qui Nous a été confiée d'en haut de paître le troupeau du Seigneur, Jésus-Christ a assigné comme premier devoir de garder avec un soin jaloux le dépôt traditionnel de la foi, à l'encontre des profanes nouveautés de langage comme des contradictions de la fausse science. Nul âge, sans doute, où une telle vigilance ne fût nécessaire au peuple chrétien: car il n'a jamais manqué, suscités par l'ennemi du genre humain, d'hommes au langage pervers, diseurs de nouveautés et séducteurs, sujets de l'erreur et entraînant à l'erreur. Mais, il faut bien le reconnaître, le nombre s'est accru étrangement, en ces derniers temps, des ennemis de la Croix de Jésus-Christ qui, avec un art tout nouveau et souverainement perfide,

s'efforcent d'annuler les vitales énergies de l'Église, et même, s'ils le pouvaient, de renverser de fond en comble le règne de Jésus-Christ. Nous taire n'est plus de mise, si Nous voulons ne point paraître infidèle au plus sacré de Nos devoirs, et que la bonté dont Nous avons usé jusqu'ici, dans un espoir d'amendement, ne soit taxée d'oubli de Notre charge.

Au lieu de traiter intelligemment des questions qui étaient soulevées par les chercheurs concernés, et d'essayer de comprendre les motifs légitimes qui les avaient conduits à faire progresser le savoir exégétique, les rédacteurs de ces documents crurent nécessaire et suffisant de se lancer dans cette vaine rhétorique et de tenir des propos injurieux à l'égard des personnes qui s'écartaient de leurs rigides croyances. Cette attitude excessive était un signe manifeste de la faiblesse des positions dans lesquelles ils s'étaient retranchés. Les autorités de l'Église avaient choisi de se cramponner à des concepts et à des vues du monde périmés plutôt que de s'ouvrir à l'acquisition de connaissances nouvelles.

Lamentabili énumérait systématiquement les soixante-cinq (!) principales erreurs attribuées au modernisme. Nous n'aurons pas la patience de nous attarder à examiner chacune d'entre elles. Un grand nombre des erreurs dénoncées par ces documents seraient les fruits, dit-on, de la « science indépendante », provenant de

chercheurs n'appartenant à aucune confession particulière, ou de la « science protestante », surtout luthérienne, à cause de l'activité des chercheurs allemands du XIX^e siècle. Mais des intellectuels catholiques ne manqueront pas d'être la cible des flèches du Vatican. Ceux qui résisteront, comme le Français Alfred Loisy et l'Anglais George Tyrrell, seront féroce­ment excommuniés et poursuivis dans leur carrière avec la dernière rigueur. Toutes ces idées, seront placées sous l'abominable chapiteau du *rationalisme*, du mot latin *ratio*, qui signifie *raison*, confondant ainsi des penseurs qui suivaient souvent des points de vue et poursuivaient des objectifs bien différents.

L'un des points les plus sensibles de ces querelles viendra de l'affirmation que les dogmes ont une histoire, qu'ils sont loin de posséder l'évidence qu'on leur prête, qu'ils furent souvent l'objet de pressions politiques, où la prétendue inspiration du Saint-Esprit paraît singulièrement absente. C'est la raison pour laquelle, pendant longtemps, l'enseignement de l'histoire du dogme sera interdit dans les séminaires catholiques, car cette histoire oblige à constater et à conclure que l'élaboration des dogmes fut lente et laborieuse, faisant l'objet de querelles théologiques féroces

s'étendant sur des siècles, voire des millénaires et réglée parfois par le succès des armes. Une des conséquences logiques de cette constatation force à conclure que les dogmes sont appelés à être modifiés ou réinterprétés à la lumière des progrès de la connaissance. C'est là un des points qui sera vertement condamné par *Lamentabili*, qui, par exemple, condamne strictement l'énoncé suivant (le XXII^e de la liste) :

Les dogmes que l'Église déclare révélés ne sont pas des vérités descendues du ciel, mais une certaine interprétation de faits religieux que l'esprit humain s'est formée par un laborieux effort.

Prenons garde : ces propositions condamnées sont présentées sous une forme qui peut confondre le lecteur non prévenu. Bien qu'il puisse nous apparaître comme tout à fait acceptable, cet énoncé n'est pas pris à son compte par le Vatican, il est au contraire présenté, à l'instar des autres propositions de ce document, comme s'il sortait de la bouche d'un adversaire dont on repousse de manière véhémence la pensée.

Parlons des deux principales victimes de la lutte aveugle de Pie X afin d'étouffer la diffusion des idées nouvelles.

George Tyrrell (1861 – 1909) était un jésuite irlandais dont les efforts pour faire évoluer le dogme catholique en matière exégétique, et l'adapter aux découvertes de son temps lui vaudra d'être excommunié. Anglican de naissance, il s'était converti au catholicisme en 1879 et entra l'année suivante dans la Compagnie de Jésus. En 1899, il découvre l'œuvre du philosophe français Maurice Blondel⁵, qui voulait réconcilier la raison et la foi. Tyrrell soutenait à bon droit — c'est la principale raison pour laquelle il sera excommunié par l'Église —, que « chaque époque doit avoir le droit d'ajuster l'expression historico-philosophique du christianisme aux certitudes contemporaines et de mettre un terme au conflit entre la science et la foi qui n'est qu'un croquemitaine théologique. » Dans sa réfutation de *Pascendi* et de *Lamentabili*, Tyrrell écrira que la pensée de l'Église à l'égard de la science et de la pensée laïque était aussi étrangère à l'intelligence moderne que l'astrologie. Il reçut l'Extrême-Onction sur son lit de mort, mais parce qu'il avait refusé de désavouer ses idées

⁵ Sans être inquiété par aucune condamnation romaine, le philosophe français Maurice Blondel (1861 – 1949) nous a laissé une œuvre subtile, qui ne manque pas de nous fasciner. Penseur paradoxalement audacieux et prudent, le jeune Blondel nous a légué une réflexion inoubliable : « La liberté des enfants de Dieu ne se demande pas, elle se reçoit. » Il entretiendra une longue correspondance avec Alfred Loisy qui se prolongera tout au long de la crise moderniste.

modernistes, on ne lui permit pas d'être enseveli dans un cimetière catholique. L'un de ses amis, l'abbé Henri Bremond, qui était présent à son enterrement, fut pour un certain temps suspendu *a divinis* [*interdit d'exercer des actes du culte*] par l'évêque de Southwark, parce qu'il avait discrètement béni par un signe de croix la tombe de Tyrrell.

Alfred Loisy (1857 – 1940) était un prêtre et théologien catholique français. Avec la protection de Mgr d'Hulst, il devint professeur d'hébreu à l'Institut catholique de Paris nouvellement fondé, alors qu'il n'y était encore qu'étudiant. Dès 1886, il est chargé de donner des cours sur l'Écriture sainte. La publication de sa leçon de clôture pour l'année 1891-92 intitulée *La composition et l'interprétation des Livres saints* lui suscite des difficultés avec les autorités ecclésiastiques, dont Mgr d'Hulst, son directeur. Ce dernier suspendra son enseignement avant, par la suite, de révoquer son poste. Loisy continue néanmoins ses recherches, publiant sous des pseudonymes, mais il se trouvera de plus en plus en opposition avec la rigide doctrine officielle de l'Église. Ses réflexions, alimentées par ses recherches, l'éloignent de plus

en plus de cette doctrine, qui lui apparaît de moins en moins crédible.

Privé de son poste à l'Institut catholique de Paris, malade, des amis le font nommer professeur à l'École pratique des hautes études⁶, où il jouira de la liberté d'enseigner et de publier. La publication en 1902 de *L'Évangile et l'Église*, où il tentait de réfuter les thèses d'Adolf von Harnack, dont nous avons parlé précédemment, aurait normalement dû être reçue de manière favorable par l'Église. Au contraire, il n'en fut rien. Ce livre qu'on appellera, bien avant le catéchisme de Mao Zedong, *Le petit Livre rouge* à cause de sa couleur et de son format, fut mal reçu par les autorités catholiques. On lui reprochera d'avoir écrit dans cet ouvrage au chapitre V :

Les siècles passés ont regardé le dogme comme l'expression et le rempart de la foi. On le supposait immuable, bien qu'on ne se lassât point d'en perfectionner les formules. M. Harnack enseigne aussi l'immutabilité du dogme ; mais il ne trouve qu'un dogme dans l'Évangile, et le travail de la pensée chrétienne depuis saint Paul est ainsi condamné en bloc, puisque son objet, pour la majeure partie, est autre que la bonté paternelle de Dieu. Cet effort séculaire pour définir la vérité de l'Évangile serait donc tout à fait vain, étranger à l'Évangile même qu'il veut expliquer. Le fait est que le développement du dogme n'est pas dans l'Évangile ; et il ne pouvait pas y être. Mais il ne s'ensuit pas que le dogme ne procède pas de l'Évangile, ni que l'Évangile n'ait pas vécu et ne vive encore dans le dogme,

⁶ Fondée en 1868, elle avait pour tâche de former des chercheurs dans divers champs de la connaissance en les initiant aux méthodes de leur future profession.

aussi bien que dans l'Église. L'enseignement et l'apparition même de Jésus ont dû être interprétés. Toute la question est de savoir si le commentaire est homogène ou hétérogène au texte.

C'était se prononcer contre la position officielle de l'immutabilité des dogmes. Mais si ces mots étaient publiés de nos jours, ils seraient reçus sans susciter d'éclats, si ce n'est, peut-être, par quelques théologiens attardés.

L'année suivante, Loisy publiait *Autour d'un petit livre*, où il faisait le récit des agitations que cet ouvrage avait provoquées. Cette année 1903, nous l'avons déjà dit, verra le décès de Léon XIII et l'élection au pontificat de Pie X. Celui-ci, maladroit et déterminé, mettra toutes les forces dont il disposait pour faire taire, espérait-t-il, les voix dissidentes. Ce seront surtout, comme nous l'avons déjà mentionné, l'encyclique *Pascendi* et le syllabus *Lamentabili*.

Loisy refusera de se plier aux ukases proférés par le pape, et sera frappé d'un décret d'excommunication *vitandus*. Autrement dit, il était dorénavant interdit à quiconque entend se soumettre aux foudres de l'Église, d'adresser la parole, d'entretenir toute relation amicale et toute correspondance avec celui qui devait être par ce

décret « évité ». Peu des amis de Loisy se soumettront à une aussi brutale interdiction.

L'année suivante (1909), il sera nommé à la chaire des religions du Collège de France, où il enseignera jusqu'à sa retraite survenue en 1932. Durant la I^{ère} Grande Guerre, il écrira deux ouvrages consacrés à l'affreux conflit qui déchirait l'Europe : *Guerre et Religion* (1916) et *Mors et Vita* (*Mort et Vie*, 1917). Il mourra en 1940, alors que s'amorçait la II^e Guerre mondiale, sans s'être réconcilié avec l'Église. On a retenu de lui cette phrase percutante extraite de *L'Évangile et l'Église*, qu'il avait tenu par la suite à nuancer : « Jésus avait prêché le Royaume et c'est L'Église qui est venue. » Le vaste roman qu'avait publié en 1933 Joseph Malègue sous le titre *Augustin ou le Maître est là* fut inspiré par la crise moderniste et le destin d'Alfred Loisy. Déjà, en 1913, dans *Jean Barois*, le romancier Roger Martin du Gard, avait tracé les déchirements intérieurs du personnage principal, ainsi que les conflits divers que connaissaient à la même époque la France et l'Église : les progrès de la science et de l'exégèse historico-critique, l'anti-modernisme, les idées socialistes, l'Affaire Dreyfus, la séparation de l'Église et de l'État, etc.

À la suite du sort dévolu à George Tyrrell et Alfred Loisy, parlons de deux intellectuels catholiques qui furent inquiétés par les autorités, mais qui demeurèrent néanmoins à travers vents et marées au sein de l'Église : Mgr Louis Duchesne et le père Marie-Joseph Lagrange.

Né près de Saint-Malo dans une famille de marins et de corsaires — l'un de ses aïeuls avait été compagnon du célèbre Surcouf —, Mgr Louis Duchesne (1843 – 1922) était un ecclésiastique français, philologue et historien, formé à l'Institut catholique de Paris et à l'École pratique des hautes études. Il deviendra en 1895 directeur de l'École française de Rome, et sera reçu à l'Académie française en 1910, occupant un fauteuil situé entre ceux d'Anatole France et de Raymond Poincaré. Il mourra à Rome, mais sa dépouille sera ramenée dans sa Bretagne natale, où elle sera inhumée.

Son *Histoire ancienne de l'Église* publiée en trois tomes de 1907 à 1910 sera jugée moderniste par Pie X, qui voyait du modernisme même dans sa soupe aux nouilles, ce qui la fit placer en 1912 dans l'Index des livres prohibés, sentence à laquelle Duchesne se soumettra de bon gré. En revanche, comme il avait le sens du bon mot à la française, il ne manquera pas de prendre sa revanche en

mettant les rieurs de son côté. Comme le pape venait de Vénétie et qu'il avait été patriarche de Venise, il dira de lui qu'« il n'était pas étonnant qu'à la manière d'un gondolier il conduise la barque de Saint Pierre à la gaffe. »

Il estimait naïve l'attitude du pape à l'égard des complexes tensions politiques provoquées en France par les lois de séparation de l'Église et de l'État. Pie X rédigea plus d'une encyclique à propos de cette question. L'une d'elles intitulée *Gravissimo officii munere* (À la très grave obligation de notre poste) avait été rebaptisée par Mgr Duchesne d'un nouveau nom : l'encyclique *Digitus in oculo* (Le Doigt dans l'œil). Ce qui prouve qu'à l'intérieur d'une partie du clergé français, les principes de la laïcité et de la séparation de l'Église et de l'État étaient acceptés favorablement.

LE PÈRE MARIE JOSEPH LAGRANGE (1855 – 1938)

Il avait reçu à sa naissance le prénom Albert, qui fut changé en Marie Joseph, quand il entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs (les Dominicains). Après quelques années consacrées à la formation des novices de son ordre, il fut envoyé à Vienne en

Autriche parfaire sa connaissance des langues orientales, puis à Jérusalem, où se déroula la plus grande partie de sa carrière vouée à l'enseignement et à la recherche. Il y créa l'École pratique d'études bibliques au couvent des Dominicains récemment fondé ; il en devint le directeur et s'entoura bientôt de disciples et de collaborateurs qu'il avait formés. Il y demeurera jusqu'à sa retraite en 1935, à l'exception d'un bref exil en 1912, causé par les agitations antimodernistes, et pendant la guerre de 1914 – 1918, où il fut conscrit sous les drapeaux français. En 1921, l'institution qu'il avait créée prit le nom d'*École archéologique française de Jérusalem*. Il avait fondé en 1892 la *Revue biblique*, ainsi que plusieurs autres périodiques scientifiques, où furent publiés les résultats de ses recherches et ceux de ses collaborateurs, tout en accueillant les articles de chercheurs étrangers. Ses travaux portèrent sur de nombreux aspects de l'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament. Son école sera à la source de la traduction renommée connue sous le nom de *Bible de Jérusalem*.

On ne peut que louer l'adresse avec laquelle, en une période où l'Église, avec Léon XIII et Pie X, se cramponnait en matières bibliques à des idées dépassées, il sut promouvoir une exégèse

scientifique, où les Français catholiques tentaient, avec quelque retard, de rejoindre les chercheurs des nations voisines.

Il est vrai que le père Lagrange avait en 1903 publié un ouvrage intitulé *Méthode historique surtout à propos de l'Ancien Testament*, qui fut l'objet de vives critiques. Il est vrai qu'en 1912 une congrégation romaine avait mis en garde contre « quelques ouvrages du Père Lagrange » et l'avait relevé de ses fonctions. Mais l'exil forcé qui l'avait éloigné de Jérusalem fut de courte durée, il ne fut jamais l'objet de condamnations officielles et ne cessa jamais d'écrire et de publier. Seules, la maladie et la mort mirent fin à ses travaux. Cinq ans après son décès, l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* de Pie XII entérinait la plupart des thèses qu'il avait défendues toute sa vie.

Mais constatons, sans nous y attarder, que, durant toutes ces décennies, le conservatisme des jésuites romains, docilement soumis aux prescriptions antimodernistes — du moins, en apparence —, s'était, en matière d'exégèse, obstinément opposé au progressisme des dominicains de Jérusalem.

Un décret émis en 1909 par la Commission biblique vaticane réaffirmait le caractère

« historique » des premiers chapitres du *Livre de la Genèse*.

Sous Pie X, les tentatives pour réconcilier le texte biblique avec la théorie de l'évolution des espèces furent sévèrement condamnées. On semble alors avoir oublié que déjà, selon la pensée augustinienne, Dieu avait confié à un ordre de causes secondes (donc naturelles) l'apparition successive des espèces. Ce qui donnait aux sciences de la nature le droit et le devoir d'étudier ces causes secondes, en utilisant les méthodologies qui leur sont propres, sans devoir obéir à des interdictions dressées par des a priori religieux ou métaphysiques.

Par cette obstination, l'Église se rendait victime d'un déficit de vraisemblance, dont elle était la première responsable. Ce qui donnait raison à cet amer aphorisme de Nietzsche : « Quand on a la foi, on peut se passer de la vérité. »

La montée de l'érudition et des réflexions critiques des penseurs allemands du XIX^e se voulait une réponse aux défis posés par le rationalisme des Lumières.

L'archéologie nous apprend que sont introuvables les traces qu'auraient laissées les impitoyables massacres exécutés sur l'ordre de

YaHWeH et décrits dans le *Livre de Josué*. Selon toute vraisemblance, ces massacres n'ont jamais eu lieu. L'entrée des populations hébreux au pays de Canaan ne se serait pas faite par une brutale conquête, mais par de paisibles transhumances, qui auraient provoqué tout au plus des tensions et d'épisodiques escarmouches, mais rien de plus.

Mais il convient ici, avant de poursuivre l'histoire de l'exégèse biblique au XX^e siècle, de faire état de deux hypothèses importantes formulées au siècle précédent, et qui influenceront les discussions des chercheurs à venir. Au cours de ce siècle avaient pris forme deux hypothèses auxquelles on avait donné les noms respectifs d'*Hypothèse documentaire* et d'*Hypothèse (ou Histoire) deutéronomique*. Toutes deux avaient donné naissance à divers courants exégétiques.

HYPOTHÈSE DOCUMENTAIRE

On appelle ainsi une théorie portant sur la composition des cinq premiers livres de la Bible, qui sera formalisée au XIX^e siècle par deux exégètes allemands : Karl Heinrich Graf (1815 – 1869) et, surtout, Julius Wellhausen (1844 – 1918),

qui enseignèrent respectivement aux universités de Strasbourg et de Göttingen.

Selon cette hypothèse, le Pentateuque (la Torah des juifs), c'est-à-dire les cinq premiers livres de la Bible, aurait été rédigé à partir de plusieurs sources documentaires, parmi lesquelles on distinguera : le document jahviste (source J), le document élohiste (source E), le document deutéronomiste (source D) et le document sacerdotal (source P, pour *prêtre*.)

La source J, où le Dieu d'Israël est appelé YHWH, serait apparue sous le règne de Salomon, qui aurait occupé le trône durant quelque quarante ans au ~IX^e siècle. La source E, où le Dieu d'Israël est appelé Élohîm, aurait été fixée dans le Royaume du Nord vers le début du ~VIII^e siècle. La source D — rappelons que Deutéronome signifie Deuxième Loi —, aurait été composée à Jérusalem, donc dans la Royaume du Sud, sous le règne de Josias (~639 — ~609). La source P, quant à elle, aurait été rédigée durant l'exil à Babylone ou peu après, donc au ~VI^e siècle.

Cette théorie, qui avait été esquissée par plusieurs devanciers, dont Jean Astruc, fera l'objet de nombreuses variantes. Elle connut une grande renommée, et fut acceptée par bon nombre d'exégètes, mais, bien qu'elle paraisse en partie

fondée, sa principale faiblesse provient de la difficulté à fixer avec certitude et précision les sources et les limites de la plupart des passages en question. Bien souvent, les chercheurs appuient leurs avancées sur des intuitions personnelles et sur de fragiles a priori. Sans qu'elle soit totalement abandonnée, cette hypothèse ne recueille plus l'assentiment sans réserves de la majorité des exégètes actuels. Certaines de ses affirmations demeurent en gros acceptables, mais s'évanouissent sous les tentatives de les appuyer trop fermement. On admet l'importance des textes sacerdotaux, plus faciles à identifier grâce à leurs contenus, et on admet le fait que les livres bibliques, surtout les textes historiques, aient atteint la forme sous laquelle ils nous sont parvenus à la suite de retouches successives de sources orales ou écrites, qui par malheur semblent inexorablement disparues.

HISTOIRE DEUTÉRONOMISTE

C'est le nom donné à une œuvre hypothétique à laquelle auraient originellement appartenu le *Deutéronome* et des parties des livres historiques de la Bible : *Josué, Juges, Samuel 1 et 2, Rois 1 et 2*. Pour désigner cette œuvre, on rencontre parfois

l'abréviation HD. Diverses positions ont été adoptées par les exégètes du XX^e siècle concernant la place du *Deutéronome* à l'intérieur de la Bible. Il est vu comme la conclusion du *Pentateuque* et, en même temps, comme une introduction aux livres historiques, en particulier au *Livre de Josué*.

Cette hypothèse, exposée en 1942 par l'exégète et historien allemand Martin Noth (1902 – 1968), attribue à un même rédacteur, appelé le Deutéronomiste, qui, après avoir intégré diverses traditions anciennes, parfois même contradictoires, aurait produit un vaste écrit qui s'étendait depuis les premiers chapitres du Deutéronome jusqu'au dernier chapitre du *II^e Livre des Rois*, qui décrit la réhabilitation du roi Joiakin en exil à Babylone. Cet hypothétique écrit, qui se fonde sur les répétitions et les similitudes stylistiques que l'on retrouve dans l'ensemble de ces livres, aurait donc été rédigé peu après ~562. Les hasards des transmissions successives de ce document auraient donné la rédaction finale et les découpages qui nous sont parvenus.

Publiée durant la II^e Guerre mondiale, la thèse de Noth fut diffusée et abondamment discutée après la cessation des hostilités. Diverses nuances et modifications furent proposées. Les deux livres de

Samuel et les deux livres des Rois nous offrent des visions contradictoires de la Royauté, les unes favorables, les autres défavorables. On conçoit mal qu'un même rédacteur ait pu simultanément s'accommoder de ces visions contradictoires. C'est parmi d'autres l'une des faiblesses de la thèse de Noth.

Deux principales écoles concurrentes et opposées s'édifièrent à la suite des travaux de Noth : le *Modèle des deux blocs*, qui dans ses versions actuelles a la faveur des exégètes anglo-saxons, et l'École de Göttingen qui a celle des exégètes allemands et français.

Frank Moore Cross (1921 – 2012) fut professeur d'hébreu et de langues orientales à l'université Harvard. Il dirigea les thèses de près d'une centaine d'étudiants, si bien qu'aujourd'hui un grand nombre de spécialistes américains d'études bibliques étudièrent sous sa direction. Il fut l'un des deux spécialistes américains chargés de déchiffrer les manuscrits de la mer Morte retrouvés à Qumran.

Il proposa d'expliquer l'hypothèse deutéronomiste en la partageant en deux parties. Une première rédaction aurait été effectuée sous le règne de Josias (~639 – ~609), présenté comme un roi modèle ayant rétabli le culte antique qu'aurait

déformé le roi sécessionniste Jéroboam I^{er}. Cette rédaction aurait été modifiée durant l'exil provoqué par la colère de YaHWeH, afin de punir les écarts des successeurs de Josias. Cette version compte encore de nombreux adeptes chez les exégètes américains.

L'École de Göttingen — on a désigné les positions de ses membres sous le titre collectif de *Théorie des couches collectives* — reprend la thèse de Noth, mais en supposant qu'un second rédacteur aurait retravaillé le texte initial à la fin de l'Exil, ou peu de temps après. On a aussi introduit un troisième rédacteur qui serait venu enrichir les rédactions précédentes, en faisant intervenir les vies des premiers prophètes préexiliques en la personne d'Élie et d'Élisée. Bref, de nombreuses et subtiles variantes se sont multipliées à partir de la thèse initiale de Noth. Il existe aussi des exégètes qui soutiennent que les livres « historiques » : *Josué, Juges, Samuel I et II, Rois I et II*, ont des contenus et des styles trop différents pour qu'il soit plausible de soutenir que ces livres trouvent leur source dans un même écrit. Autrement dit, l'hypothèse deutéronomiste survit toujours sous des formes diverses et renouvelées, mais elle est loin d'avoir été reçue de nos jours sous une forme

définitive avec l'assentiment unanime de la communauté exégétique internationale.

Rappelons que ces livres : *Josué, Juges, Samuel I et II, Rois I et II*, sont appelés « Livres historiques » par la Bible de Jérusalem (catholique), comme nous l'avons fait, et « Prophètes antérieurs » par la TaNaK (la Bible juive) et par la TOB (la Traduction œcuménique de la Bible).

Fils et petit-fils de pasteurs luthériens, professeur aux universités de Berlin, Giessen et Halle-Wittenberg, influencé par l'archéologie mésopotamienne et le déchiffrement de l'épopée de Gilgamesh, Hermann Gunkel (1862 – 1932) se penchera sur l'influence des écrits folkloriques de la Babylonie et de l'Assyrie sur le contenu des écrits bibliques. Il participera à la formation de l'École de l'histoire des religions (Religionsgeschichtliche Schule) et à l'Histoire des formes (Formgeschichte) qui auront une grande influence sur la pensée exégétique du XX^e siècle.

LA PENSÉE EXÉGÉTIQUE DU XX^e SIÈCLE

On vit ainsi apparaître au tournant des deux siècles, surtout en Allemagne, en Grande-Bretagne et, progressivement, surtout dans la seconde moitié du siècle, aux États-Unis d'Amérique jusqu'à la publication de *Divino Afflante Spiritu*, une science des études bibliques qui revendique une autonomie totale des chercheurs concernés quant aux droits de travailler et de publier, sans devoir se soumettre aux interdits d'une quelconque autorité religieuse acharnée à défendre au nom de ses dogmes des croyances périmées. En France, dont les chercheurs catholiques étaient soumis aux condamnations antimodernistes, on assistait à ce que l'on pourrait nommer une *laïcisation du savoir religieux*, qui s'était manifestée de manière de plus en plus explicite depuis les travaux de Spinoza et de Richard Simon.

L'un des plus importants, des plus originaux, des plus audacieux et des plus contestés des exégètes fut le théologien luthérien Rudolf Bultmann (1884 – 1976). Historien, théologien et philosophe, il tentera par son œuvre d'harmoniser ce triple projet. Après avoir étudié aux universités de Tübingen, Berlin et Marbourg, il enseignera à Breslau, Giessen et Marbourg. Il avait dès 1933 pris courageusement parti contre le nazisme.

Comme historien, il appliquait scrupuleusement la règle qui doit guider les travaux des historiens : l'absence de préjugés à l'égard des faits qu'il met en lumière. Il découvre, sans être le premier à le faire, que les textes du Nouveau Testament sont créés à partir de couches rédactionnelles successives, qui, partant de Jésus, parviendront jusqu'à l'Église du II^e siècle, en passant par le mouvement des disciples de Jésus, par les formes judaïsantes et hellénisantes que prendra ce mouvement, ainsi que par les écrits de Paul, de Jean et ceux des évangélistes synoptiques. Cette démarche critique lui fait progressivement découvrir que les récits de miracles qui nous sont parvenus seraient tardifs et imprégnés de légendes, dont l'historien doit se distancer. C'est ce qu'il appelle le *processus de démythologisation* ou de *démythisation*. Mais, par une attitude qui apparaît paradoxale et s'apparente à un exercice de funambule, il distingue cette opération de l'esprit de la négation radicale des événements miraculeux par les incroyants. Le but principal de la démythisation étant non pas de nier que Jésus aient accompli des miracles, mais de révéler le *kérygme*⁷, le sens profond du message dont il est le porteur.

⁷ En grec, le mot *kêrugma* signifie *proclamation*.

Une approche dont se sert Bultmann dans son analyse des textes bibliques consiste à établir une mise en contexte (sociaux, littéraires ou autres) des écrits analysés. On utilise souvent des expressions ou des mots allemands pour décrire ce type d'approche : *Sitz im Leben* et *Formgeschichte*.

L'expression *Sitz im Leben* peut être traduite en français par *contexte de vie*. Il désigne les circonstances historiques et sociales dans lesquelles un texte est susceptible d'avoir été formulé. Le but d'une telle démarche, qui se situe à l'intérieur de cette partie de l'exégèse appelée *herméneutique*, est d'interpréter un texte en explicitant les circonstances dans lesquelles il a été au départ formulé. Certains exégètes mettent en doute la pertinence d'une telle expression. D'autres, au contraire, pensent que, sans la connaissance du contexte dans lequel un écrit fut rédigé, la compréhension de cet écrit peut être perdue. Par exemple, le contexte dans lequel un psaume fut rédigé peut aussi bien se rapporter au rituel du culte au Temple de Jérusalem qu'au deuil suscité par une défaite militaire.

À l'origine, la *Formgeschichte*, qu'on traduit par *Histoire des formes* ou *Critique des formes*, fut conçue par certains chercheurs allemands qui

tentaient de retrouver dans l'Ancien Testament les sources orales des textes qui nous étaient parvenus. On se rendit compte progressivement de la difficulté, sinon de l'impossibilité, d'accomplir de telles tâches de manière convaincante.

Mais cette approche exégétique fut utilisée par Bultmann en personne dans l'étude des transformations qui menèrent à la rédaction des évangiles (canoniques ou non) à partir d'un hypothétique, mais très vraisemblable, recueil original des paroles de Jésus, appelé en grec *Logoi Iésous* (Paroles de Jésus). On considère — toutes confessions confondues — que les aphorismes, les discours, les paraboles, les discussions avec les adversaires de Jésus, comme les pharisiens, constituent un fondement historiquement solide sur lequel s'appuient aussi bien les évangiles que la tradition portée par l'Église.

Mais, en revanche, Bultmann, ainsi que d'autres exégètes, décèlent dans ces mêmes évangiles des passages créés afin de répondre à des textes précédemment apparus dans l'Ancien Testament. Par exemple, on trouve dans les deux premiers chapitres de l'*Évangile de Matthieu* — le seul des évangélistes qui avec Luc nous donne un récit de la naissance de Jésus —, l'épisode des Mages, le massacre des Innocents, la fuite en Égypte de la

Sainte Famille, qui au retour se fixe à Nazareth en Galilée plutôt qu'à Bethléem en Judée, le prétendu lieu de naissance de Jésus. On remarquera que si les Mages jouent un rôle important dans Matthieu on n'y trouve aucun ange ni aucun berger, alors que chez Luc, il n'y a pas de Mages, mais des anges et des bergers venus adorer Jésus dans sa crèche.

Or, les détails de ces récits répondent à divers passages de l'Ancien Testament. On en conclura que ces textes, dont il faut souligner le caractère fictif, ont été rédigés afin de soutenir une thèse que chaque évangéliste tient à cœur : pour Matthieu, il s'agit de prouver aux juifs que Jésus est le Messie jadis promis à Israël ; pour Luc, il s'agit de montrer que Jésus est un sauveur venu annoncer à l'humanité tout entière un nouveau message et une nouvelle entente, qui renouvellent en faveur de toute l'humanité l'entente contractée jadis avec le peuple juif. Cette différence d'intention est sensible quand on se penche sur les généalogies que les évangélistes nous présentent.

Matthieu, en son premier chapitre, fait commencer sa généalogie avec Abraham, père des juifs, et dresse la liste des rois qui succédèrent à David et à Solomon, pour parvenir à Joseph, « époux de Marie, de laquelle naquit Jésus, appelé

le Christ », autrement dit, le Messie, l'Oint du Seigneur.

Luc, au troisième chapitre de son évangile, nous donne une généalogie qui part de Jésus « que l'on croyait fils de Joseph » et remonte de fils en père jusqu'à Nathan, fils de David, suivant une généalogie qui diffère de celle de Matthieu. À partir de David, la généalogie correspond à celle de Matthieu jusqu'à Abraham, qui en quelques générations suivant Luc rejoint Adam, fils de Dieu. Autrement dit, selon Luc, Jésus est venu apporter le salut à tous les êtres humains issus d'Adam.

Les évangélistes ne nous donnent pas la généalogie de Marie, mais celle de Joseph, qui ne serait pas, selon ce qu'ils affirment, le père biologique de Jésus. D'un côté, ces généalogies n'ont aucune valeur historique. Les évangélistes se sont donné toute cette peine pour assurer que Jésus descendait de David, alors que ces généalogies sont fictives et ne prouvent rien.

Pour ce qui est du voyage en Égypte de la Sainte Famille afin d'échapper au massacre des Saints Innocents décrété par le roi Hérode, récit que l'on trouve chez Matthieu, Luc n'en souffle pas un mot. En fait, les historiens n'ont trouvé aucune trace d'un tel événement. Tout au plus, sait-on que le roi Hérode le Grand, paranoïaque extrême qui

craignait constamment d'être détrôné, fit périr de nombreux membres de sa famille, y compris Mariamne, l'une de ses épouses qu'il aimait bien. Ce qui fit dire à l'empereur César Auguste qu'il valait mieux être un porc plutôt qu'un membre de la famille d'Hérode, parce que ce dernier ne mangeait pas de porc, en vertu des interdits alimentaires des Juifs. Matthieu semble avoir imaginé cet invraisemblable voyage et cet invraisemblable massacre pour pouvoir placer en 2, 18 une citation de Jérémie (*Jr*, 31, 15) :

Une voix dans Rama s'est fait entendre, des pleurs et une longue plainte, c'est Rachel qui pleure ses enfants et ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus.

Luc, pour sa part, place la nouvelle de la grossesse de Marie à Nazareth où elle résidait, de même que Joseph. Pour expliquer le voyage du couple vers Bethléem et la naissance de Jésus dans cette ville associée à David, il fait intervenir un recensement « du monde entier » décrété par César Auguste. Ce qui est invraisemblable, puisque son autorité ne s'étendait pas au-delà des limites de l'Empire romain. En fait à cette époque, les recensements ne poursuivaient que deux buts : déterminer les citoyens romains susceptibles de payer les impôts et d'être recrutés dans l'armée. Or, Joseph, qui n'était pas citoyen romain, et

habitait la Galilée, n'était pas soumis à un tel recensement et n'était pas obligé de se rendre à Bethléem, patrie de son prétendu ancêtre David, qui y était né près de mille ans plus tôt. C'est dire que ce texte est tissé d'invraisemblances.

Les récits de Matthieu et de Luc sont aussi chronologiquement incompatibles. Selon Matthieu, Jésus naquit alors qu'Hérode était encore vivant. Or, celui-ci, on le sait par diverses autres sources, mourut quatre ans avant le début de notre ère. Selon Luc, Jésus naquit alors que Quirinius était gouverneur de Syrie. Or, les archives romaines nous apprennent que le gouvernorat de P. Sulpicius Quirinius dura de l'an 759 à 763 depuis la fondation de Rome, c'est-à-dire de 6 à 10 de notre ère. La date de la naissance de Jésus, qui marqua le début de l'ère chrétienne, avait été erronément fixé à l'an 753 depuis la fondation de Rome par le moine Denys le Petit, né en 470 et mort en une année qui se situerait entre 537 et 555. Autrement dit, ces récits qui enjolivent nos fêtes de Noël ont des fondements historiques plus que fragiles.

Bref, les travaux de Bultmann et de ses nombreux disciples et successeurs soulevèrent dans le monde chrétien de violentes agitations. Mais on doit constater que les agités qui s'en émurent ne surent pas apporter de lumières

nouvelles aux questions que ces travaux avaient soulevées, ils se contentèrent d'opposer à ces découvertes des cris indignés et des idées reçues par la Tradition.

En plus de ses recherches dans les domaines de la théologie et de l'exégèse, Bultmann s'aventurera sur le terrain de la philosophie. Pour ce faire, il se rapprochera de Martin Heidegger et de sa pensée. Ce qui étonne tout de même, étant donné les blâmables complaisances que l'auteur de *L'Être et le Temps* avait manifestées quand il s'était laissé entraîner dans les marécages idéologiques du nazisme, auquel il adhéra de 1933 à 1944, c'est-à-dire durant toute la période où le parti nazi domina victorieusement la vie politique allemande. En tant que recteur de l'université de Fribourg-en-Brisgau il licenciera les professeurs juifs pour le seul motif qu'ils appartenaient à la race honnie par le Führer. Ce qui n'empêchera pas Hannah Arendt, qui était juive et qui admirait Heidegger, d'être à la fois son étudiante et sa maîtresse. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », écrivait Blaise Pascal dans ses *Pensées*. La guerre terminée Heidegger avouera que son adhésion au nazisme avait été « die grösste Dumheit meines Leben » (la plus grande bêtise de ma vie). Mais la tache qui souillait l'honneur de celui que certains estimait

comme le plus brillant philosophe de son époque demeurera indélébile. Fut-il un nazi opportuniste ou convaicu ? Des archives allemandes nous apprennent que des mouchards qui le surveillaient dès le début du mouvement nazi doutaient de sa sincérité. Pour employer un vocabulaire qui apparaîtra plus tard, Heidegger était un mauvais « compagnon de route » du nazisme. Mais, en matière d'exégèse, de philosophie et d'histoire de la pensée, s'il y eut une importante correspondance entre Bultmann et Heidegger, on ne saurait prétendre que l'influence du philosophe sur l'historien des couches rédactionnelles du Nouveau Testament fût péremptoire.

Karl Barth (1886 – 1968) est un pasteur, théologien calviniste et professeur suisse, considéré comme l'un des plus grands maîtres de sa discipline, appelée la *théologie dialectique*, *théologie de la Parole de Dieu* ou *dogmatique ecclésiale* (Kirchliche Dogmatik). Il avait reçu sa formation dans les universités allemandes, en particulier auprès d'Adolf von Harnack.

À cause de son engagement dans des causes sociales et de son opposition au bellicisme grandissant de ses maîtres allemands, il fut ironiquement surnommé *Der roter Pfarrer von*

Safenwil (Le Pasteur rouge de Safenwil), paroisse suisse dont il était responsable. Ce qui ne l'empêchera pas d'enseigner à l'université de Göttingen après la Première Guerre mondiale. Mais, en 1933, il sera, en particulier à cause de son militantisme antimilitariste et du fait qu'il était d'origine étrangère, chassé par les nazis et il deviendra professeur à l'université de Bâle.

Sa pensée théologique repose sur le principe de la prééminente transcendance de Dieu, seul capable de parler de manière satisfaisante de sa radicale différence, distance critique que vient néanmoins combler la présence du Christ Jésus au sein de l'humanité à laquelle il est venu apporter le salut. Par cette position, Barth allie l'audace d'une pensée critique nouvelle aux éléments fondamentaux de la tradition chrétienne.

On ne s'étonnera pas que son activisme politique et ses préoccupations en matière de justice sociale aient directement influencé la naissance et le développement en Amérique latine de la théologie de la libération. Barth entretiendra une intense correspondance avec le théologien catholique suisse Hans Urs von Balthasar. Bien qu'appartenant à des confessions différentes, ils étaient rapprochés non seulement par leur commun intérêt pour les questions théologiques,

mais aussi par leur commun amour de la musique. Tous les amateurs de cet art, comme de tout art, appartiennent au-delà des distances qui les séparent à une même communauté. Barth, tout comme le théologien catholique Hans Küng qui cherchera dans l'œuvre de l'auteur de *La Flûte enchantée* des « traces de transcendance », rédigera un bref écrit sur Mozart, tandis que von Balthasar écrira une somme théologique intitulée *La Dramatique divine*, où la musique joue un rôle important.

À la fin de sa vie, toujours préoccupé de graves questions politiques, Barth s'engagera contre la prolifération des armements nucléaires.

De culture allemande, à la fois philosophe, théologien et pasteur luthérien, Paul Tillich (1886 – 1965) naquit dans une région disputée par l'Allemagne et la Pologne d'un père pasteur, traditionaliste et conservateur. Pour sa part, il se détacha au cours de ses études universitaires du confessionnalisme de sa jeunesse, tout en continuant d'être préoccupé par des questions théologiques. À Marbourg où il enseignait, il rencontrera Martin Heidegger, dont il n'épousera ni la pensée philosophique, ni les inclinations politiques. En 1933, il sera révoqué de son poste de

professeur, parce qu'il avait demandé l'exclusion d'étudiants nazis qui avaient molesté des condisciples juifs ou socialistes. Ce qui le forcera à émigrer aux États-Unis où il poursuivra jusqu'à sa mort sa carrière de penseur et d'enseignant.

Par son œuvre, il ratissera dans une large fourchette de sujets de réflexion. Rien de l'activité intellectuelle contemporaine ne lui sera étranger : recherches scientifiques, sciences religieuses, manifestations et créations dans les divers champs de la culture artistique. Toutes les familles d'esprits lui sont proches. Il rêve de rassembler les diverses expressions de l'intelligence en un même courant favorisant le progrès de l'espèce humaine tout entière ; croyants et athées, tradition et modernité, sont invités à se regrouper dans la poursuite et l'édification d'un même projet. Pour lui la pensée religieuse n'est pas un acquis définitif qu'il faut défendre âprement contre les avancées de réflexions nouvelles, elle doit être vue collectivement comme un édifice incessamment en voie d'être construit. Il serait prêt à reprendre à son compte les dernières paroles que l'on prête à Goethe sur son lit de mort : « Mehr Licht ! » (Plus de lumière !) Pour Tillich, la Révélation n'est pas terminée, nous avons le devoir de participer à son édification ou à sa découverte. Chaque apport des

cultures religieuses ou profanes est une brique apportée à cet incessant projet. On a parlé à son propos d'une « théologie du dialogue » ; pour lui, toute recherche est une ouverture et une rencontre.

Catholique de culture allemande, Hans Urs von Balthasar (1905 – 1988) naquit à Lucerne en Suisse francophone, ce qui en fera un pont éminent entre les cultures française et allemande. C'est ainsi qu'il traduisit dans sa langue maternelle des œuvres de Bloy, de Claudel, de Péguy et de Bernanos, sans compter des théologiens français contemporains et des Pères de l'Église grecque. Il étudia la philosophie à Munich, Vienne et Berlin, puis marqué par la pensée du père Henri de Lubac, entra en 1929 dans la Compagnie de Jésus, qu'il quittera en 1950 pour fonder un institut séculier avec Adrienne von Speyr (qu'il appellera « une mystique dans le siècle ». Il rédigea plusieurs biographies spirituelles, dont celles de Thérèse de Lisieux et de Bernanos, publiera soixante-quatorze ouvrages et 365 articles, prononcera d'innombrables conférences et travaillera à l'édition de grands auteurs comme Sophocle, Platon, Goethe et Nietzsche.

À une époque où les autorités religieuses se montraient souvent fort chatouilleuses et

condamnaient pour un oui ou pour un non le moindre écart d'avec orthodoxie officielle, il faut constater que l'originalité de sa pensée et la diversité de ses écrits ne provoqueront pas de douloureuses condamnations. Il est vrai que son œuvre, si diverse ou étendue qu'elle soit, se tiendra à l'intérieur des balises tracées par la théologie classique plutôt que par la recherche d'innovations doctrinales en matière d'exégèse.

À partir de la seconde moitié du XX^e siècle, le nombre des chercheurs travaillant dans les domaines des sciences religieuses et de l'exégèse s'accroîtra grandement, rendant difficile la tâche qui consisterait à rendre compte de toutes leurs activités dans le cadre à l'intérieur duquel nous sommes confiné.

Chez les catholiques, la publication de l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* et la participation au concile Vatican II d'experts naguère tenus en laisse par les interdits antimodernistes délivrèrent les chercheurs, notamment français, des chaînes idéologiques qui les entravaient. C'est ainsi que l'on verra, au moins dans la décennie 1960 - 1970, en matière d'exégèse, ces chercheurs participer activement

aux travaux érudits de leurs confrères et consœurs des autres nations.

Mais sous le pontificat de Pie XII et des pontifes qui suivront, le sort de nombreux théologiens et penseurs catholiques sera loin d'être résolu. De nombreuses suspicions continueront à s'exercer contre des théologiens catholiques qui connaîtront la célébrité par la suite, en particulier comme « experts » à l'occasion du concile Vatican II. Pensons à Marie-Dominique Chenu, Yves Congar, Henri de Lubac. Ils avaient commis l'imprudence de déplorer l'abolition par Pie XII de l'audacieuse expérience des prêtres ouvriers. À ces noms, il conviendrait d'ajouter celui du philosophe et paléontologue Pierre Teilhard de Chardin, qui avait exploré d'originales et audacieuses contrées de la pensée religieuse. Des directeurs de grands séminaires mettront leurs étudiants en garde contre la lecture de ses œuvres et les prétendus dangers de sa pensée.

La publication en 1943 de l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* constituait pour les chercheurs et exégètes catholiques, qui avaient été soumis à l'aveugle persécution antimoderniste, une libération longuement espérée. Ils étaient enfin autorisés à contribuer de plein droit et sans trop de

contraintes doctrinales aux travaux de leurs confrères et consœurs germaniques et anglo-saxons.

L'une des plus importantes équipes de chercheurs catholiques capables de se joindre aux travaux exégétiques des grandes écoles occidentales était l'École biblique et archéologique française de Jérusalem fondée en 1890 et dirigée par les Dominicains. Une des contributions longuement souhaitée par le lectorat francophone était une traduction moderne de la Bible effectuée à partir de textes authentifiés par des méthodes critiques certifiées et provenant des langues originales dans lesquelles les deux Testaments avaient été rédigés : l'hébreu, l'araméen et le grec. Les Dominicains de Jérusalem étaient tout désignés pour accomplir cette tâche. Ils y parvinrent si bien que leur traduction en français, la Bible de Jérusalem, servira de base à des traductions de la Bible dans la plupart des langues occidentales, ainsi qu'en russe et en japonais.

Dans sa constitution dogmatique *Dei Verbum* (La Parole de Dieu) le concile Vatican II avait exprimé le vœu que « si les circonstances s'y prêtent et si les autorités de l'Église les approuvent » les catholiques participent avec d'autres « frères séparés » à des traductions de textes bibliques.

C'est ainsi que naîtra la TOB, la traduction œcuménique de la Bible. C'était une innovation, car jusque-là il était interdit aux catholiques de posséder et de lire des traductions de la Bible de sources anglicanes ou protestantes, interdiction qui en pratique était peu observée.

Ainsi, dans le dernier tiers du XX^e siècle, religieux — Jésuites et Franciscaïns se joignirent aux Dominicains — et laïcs, croyants et incroyants, historiens, exégètes, archéologues, spécialistes des langues anciennes, issus des pays occidentaux, ainsi que juifs et Israéliens, unirent leurs efforts dans l'avancement des sciences bibliques. La découverte, le déchiffrement et l'édition des manuscrits de la mer Morte jouèrent un rôle important dans ces travaux, qui favorisèrent la connaissance du judaïsme dans les siècles antérieurs à notre ère, et la connaissance des conditions historiques dans lesquelles le christianisme prit son essor.

La multiplicité de ces travaux ne se réalisa pas sans susciter des oppositions et des querelles, voire des conflits de nature méthodologique. Nous ne saurions rendre compte ici de la complexité et de la diversité de ces travaux. Par exemple, les agitations politiques et sociales que l'on a englobées sous le nom de Mai-68, et l'apparition de

disciplines nouvelles comme la sémiotique et le structuralisme participeront à un bouleversement des conceptions du monde, qui trouvera un écho par lequel les sciences religieuses seront influencées. Il ressort de cet amas de travaux que l'histoire d'Israël et celle de la rédaction de la Bible sont loin de posséder la simplicité que leur prêtaient les études bibliques traditionnelles et la lecture intuitive et spontanée, autrement dit non critique, des textes dont ce livre est composé. Bref, pour parler comme le caricaturiste Sempé : *Rien n'est simple et Tout se complique.*

Les recherches historiques contemporaines nous font connaître des faits qui risquent d'étonner ceux et celles qui, croyants ou non-croyants, ont été formés par les enseignements qu'on avait naguère coutume de se transmettre d'une génération à l'autre. Ainsi, nous apprendrons que, pendant longtemps, YaHWeH, le dieu traditionnel d'Israël, n'était pas célibataire, mais que, comme bien des dieux des nations voisines, il possédait une parèdre, c'est-à-dire une déesse qui partageait sa vie et habitait avec lui le temple de Jérusalem. Nous apprendrons aussi que la cohorte des personnages qui peuplent les livres du Pentateuque : les Patriarches, Moïse même, et a fortiori Adam, Ève, Caïn, Abel, Mathusalem et Noé,

n'ont pas d'existence que l'on puisse historiquement établir. En vérité, leur existence n'a pas plus de solidité que celle d'Œdipe, d'Agamemnon, d'Iphigénie, d'Électre, de Médée, d'Achille, d'Ulysse, de Priam ou d'Hector, mais comme eux, ils ont acquis, par la vertu des auteurs qui ont parlé d'eux, une notoriété qui a traversé les millénaires et continuera à nourrir à jamais notre imaginaire. Nous apprendrons que la rédaction des livres bibliques n'atteint pas avant le ~VI^e siècle la forme que nous lui connaissons, bien qu'il semble que les divers rédacteurs de ces textes ne s'entendaient pas sur la manière d'interpréter les événements qu'ils narraient, et sur la manière de voir les personnages qu'ils mettaient en scène.

Paradoxalement, alors que l'exil à Babylone survenu en ~587 semblait sceller à jamais le sort du petit peuple judéen, cet exil, grâce à la victoire en ~538 du souverain perse Cyrus le Grand, se révélera au contraire bénéfique. C'est ainsi que de nombreux éléments empruntés à la culture mésopotamienne qu'ils avaient fréquentée durant près de cinquante ans fourniront à la Bible ces récits mythiques que nul ne saurait oublier : la création du monde, la Tour de Babel et le Déluge auquel survécurent Noé, sa famille et les animaux qu'il avait hébergés dans son arche.

À la fin des années 1970, les travaux de plusieurs exégètes dont le *Das überlieferungsgeschichtliche Problem des Pentateuch* (Le problème de la transmission des traditions du Pentateuque) de Rolf Randtorff (1925 -), professeur d'histoire de l'Ancien Testament à l'université de Heidelberg, vinrent jeter une douche d'eau froide sur les thèses de l'Hypothèse documentaire et de l'Histoire deutéronomique, en montrant leurs fragilités et leurs contradictions. C'est ainsi que ces théories naguère dominantes se voyaient assorties de multiples et prudents bémols.

Ces idées seront reprises par Thomas Römer, qui avait étudié sous la direction de Rolf Randtorff et qui occupe aujourd'hui la chaire des *Milieus bibliques* au Collège de France.

Römer écrit :

Aucune hypothèse [*en matière d'exégèse ou d'archéologie*] ne peut être considérée comme définitive, en dépit des convictions de son auteur. La preuve en est qu'à partir des mêmes données, nous pouvons très bien aboutir à des résultats différents. Cela tient au fait que nous sommes toujours obligés, à un moment ou un autre, de faire des choix méthodologiques, de privilégier un critère. Et cela engage notre subjectivité. L'exégète est toujours influencé par sa sensibilité personnelle, son environnement et les préoccupations de son époque. [...] Mais je pense que le temps des grandes idéologies normatives, qu'elles soient politiques ou religieuses, est révolu et qu'il s'agit de faire place à une plus grande diversité.

Selon Römer, on rencontre dans le Pentateuque la trace de deux grands mythes portant sur les origines du peuple hébreu : les Patriarches issus d'Abraham et la sortie d'Égypte sous la conduite de Moïse. Ce qui ne peut être expliqué que par la volonté au retour de l'Exil de rendre compte de deux courants narratifs dont les scribes judéens avaient hérité à partir de documents antérieurs aujourd'hui disparus. On retrouvera dans *La Bible, quelles histoires !* publié par Römer chez Bayard, Labor et Fides en 2014 d'intéressants développements, qui témoignent de l'état des recherches actuelles tels qu'on peut les entendre du haut de la Chaire des *Milieus bibliques* au vénérable Collège de France.

Rendu circonspect par la fréquentation des écrits bibliques et la lecture d'innombrables travaux exégétiques actuels, Römer dira : « Je crois qu'il faut toujours accueillir avec prudence les grandes déclarations médiatiques sur la Bible et sur l'archéologie. » Constatant qu'en période creuse, les journaux de fin de semaine en mal de copie et les émissions estivales de télé, font part de « découvertes » mirobolantes, où apparaissent de prétendus sarcophages contenant (au choix) des ossements de David, de Jésus, de Marie, de Joseph, de Judas, de Marie Madeleine ou de Je-ne-

sais-qui. Il met en garde contre ce sensationnalisme pseudo-archéologique, où la science et une exégèse de bon aloi n'ont pas la meilleure part.

Ainsi se dégagent de ces recherches, de ces expériences et de ces réflexions quelques règles pour bien conduire son esprit dans le dédale labyrinthique des études bibliques.

SUITES DE L'ENCYCLIQUE *DIVINO AFFLANTE SPIRITU*: LES INLIASSABLES RETOMBÉES D'UN DOGME

Il ne faudrait pas croire que l'encyclique *Divino Afflante Spiritu*, en dépit des liens rigides qu'elle desserrait autour des chercheurs catholiques, réglerait à jamais pour eux tous les irritants que le dogme avait dressés sur la voie de la recherche exégétique. On l'apprendrait bientôt quand, en août 1950, le pape Pie XII publiait l'encyclique *Humani Generis* (Du genre humain) sur « quelques opinions fausses qui risquent de ruiner les fondements de la doctrine catholique ».

Il existait à l'époque une question débattue en anthropologie scientifique, qui pouvait être résumée comme suit : L'ensemble des êtres

humains actuels dérivent-ils d'une seule souche paléontologique ou de plusieurs souches ? La question avait été soulevée chaque fois que l'on découvrait des races nouvelles au cours de l'exploration de la planète : découverte de l'Amérique, de l'Afrique subsaharienne, des terres australes, etc. On a donné le nom de *monogénisme* à la première théorie et de *polygénisme* à la seconde. La question était ouverte en ce temps-là et elle le demeure en dépit de toutes les recherches et de toutes les découvertes qui furent effectuées depuis ce temps. Si ce n'est que ces découvertes nous ont appris que les espèces d'hominidés, qui ont précédé l'espèce à laquelle nous appartenons (*Homo sapiens sapiens*), furent nombreuses et semblent enchevêtrées dans l'arbre de la vie d'une manière encore plus complexe qu'on ne le soupçonnait. En revanche, Pie XII dans son encyclique prétend être informé de la réponse, et condamne tout chercheur catholique qui s'écarterait de la thèse qu'il a choisie : le monogénisme. Bien entendu, il penche vers une telle réponse, non pas en s'appuyant sur des arguments scientifiques, mais en invoquant le *dogme du péché originel*. Penchons-nous un moment sur l'histoire de ce dogme.

La thèse du péché originel fut d'abord énoncée par Paul dans l'*Épître aux Romains* et dans la *1^{ère} Épître aux Corinthiens*, afin d'expliquer la mort ignominieuse de Jésus sur la croix, puis d'expliquer toute mort humaine ; elle prend sa source dans les premiers chapitres de la *Genèse* :

Voilà pourquoi de même que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé en tous les hommes, du fait que tous ont péché. (*Rm, 5, 12*)

Ainsi donc, comme la faute d'un seul a entraîné sur tous les hommes une condamnation, de même l'œuvre de justice d'un seul procure une justification qui donne la vie. Comme en effet par la désobéissance d'un seul homme la multitude d'un seul a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle constituée juste. (*Rm, 5, 19 – 20*)

Car la mort étant venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. De même en effet que tous meurent en Adam, ainsi tous revivront dans le Christ. (*I Cor, 15, 22- 23*)

On remarquera que l'expression « péché originel » n'apparaît nulle part dans la Bible, ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament. Paul, qui a inventé le concept, n'utilise jamais cette expression pour le désigner.

Poussé par les conflits théologiques dans lesquels il était engagé, saint Augustin avait au début du V^e siècle repris ces idées, et leur avait donné une importance, qui à travers une longue chaîne de théologiens aboutira lors du concile de

Trente, quelque mille ans plus tard, à la doctrine supposée finale du péché originel. Selon cette doctrine, Adam et Ève avaient été créés innocents, sans inclination vers le mal, et dotés de dons dits *préternaturels*, qui consistaient à posséder la science infuse, à être délivrés des lourdeurs du travail, ainsi que de la souffrance et des amertumes de la mort, et pour la femme de ne pas avoir à subir les douleurs de l'enfantement. Mais, à cause de leur désobéissance qui s'était exprimée par la consommation du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ils furent chassés du Paradis où ils avaient été placés, et privés avec toute leur descendance (qui n'y était pour rien) des dons préternaturels qui leur avait été accordés.

Cette punition apparaît à la fois injuste et invraisemblable. Injuste, parce qu'il existe une énorme disproportion entre cette hypothétique faute et le terrible châtement qui lui fut prétendument associé. Invraisemblable, parce qu'elle contredit la réalité que la science et le bon sens décèlent dans la montée de l'humanité vers la condition qu'elle a progressivement conquise. La prétendue perte des dons préternaturels ne fait que contourner et masquer les réalités propres à l'ensemble des êtres vivants. Les moucheron et les éléphants, tout comme les êtres humains, sont

voués à la souffrance et à la mort, sans que leurs ancêtres y soient pour quelque chose. Comment peut-on attribuer à la horde primitive une aussi terrible responsabilité à l'égard de sa descendance ? Tout cela n'est que mythologie.

Mais il se trouve bien souvent qu'il y ait un flagrant désaccord logique entre l'exégèse rationnelle à laquelle l'Église s'est à son corps défendant résignée, et les dogmes qu'elle a accumulés tout au long de son histoire, dogmes qu'elle s'obstine à considérer comme définitifs et irréformables, alors qu'elle reconnaît, en vertu de son encyclique, le caractère fictif de textes bibliques sur lesquels ces dogmes furent fondés.

Comme l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* avait (quelque peu) libéré l'exégèse catholique des invraisemblables contraintes auxquelles elle s'était cramponnée aveuglement sous les papes qui l'avaient précédée, il faudrait (logiquement) qu'une encyclique nouvelle vienne libérer la dogmatique catholique de croyances fondées sur des passages bibliques dont elle a reconnu qu'ils appartenaient à des genres littéraires fictifs, et reconnaisse que ces dogmes, au caractère tout au plus symbolique, ne peuvent plus être appuyés sur les interprétations littérales qui leur furent naguère accordées.

Si l'on entend interpréter correctement des textes rédigés dans le passé — y compris des textes bibliques —, par des personnes qui possédaient des conceptions du monde et utilisaient des catégories mentales bien différentes des nôtres, il faut se garder de leur prêter des manières de penser qui sont propres à nos époques. Certes, si on en est capable, il apparaît utile et souhaitable de se mettre dans leur tête, afin de voir pour un temps les choses à leur façon. Mais en même temps, il faut savoir par la pensée critique nous distancer de leurs perceptions et de leurs raisonnements, pour jeter sur ces textes, sur leur interprétation et sur les croyances qui en ont été tirées un regard compatible avec la rationalité contemporaine. C'est un exercice d'agilité intellectuelle qu'il faut savoir, de façon clairvoyante, utiliser à bon escient.

Mais, je le répète, pour laisser la Bible guider correctement nos destins collectifs et personnels, il importe de comprendre lucidement sa signification. Ce livre n'est pas, quoi qu'on ait dit, le reflet de « la Parole de Dieu », mais l'œuvre des hommes cherchant à comprendre les énigmes de leur condition et le sens de leur destin. Certes,

l'une ces énigmes consiste à s'interroger sur l'existence d'un Être qui serait responsable de notre propre existence et de notre destin, ainsi que sur les motifs qui l'auraient amené à provoquer cette existence et fixer ce destin. Ce sont des questions auxquelles les auteurs bibliques, tout comme les philosophes et les penseurs religieux de toutes tendances et de toutes écoles, ont tenté d'apporter des réponses.

Les écrits bibliques furent soumis aux mêmes aléas de transmission et aux mêmes bouleversements que les textes anciens produits par les autres cultures. Il est vain de croire que la Bible est un ouvrage de source divine, à la lettre de laquelle nous avons le devoir de nous soumettre servilement. Bien entendu, les autorités religieuses d'une grande religion, comme le catholicisme de Rome, ou de la dernière des sectes fondée par un pasteur autopromu, ont intérêt à le prétendre, puisqu'en utilisant cet hameçon ils ont la prétention et l'espoir d'enfermer leurs adeptes dans une prison idéologique infranchissable. Les uns et les autres proclament : nous sommes les seuls qui possédions la vérité et nous avons reçu du Ciel la mission de la propager. Combien d'injustices et de guerres furent perpétrées au

cours des temps, combien de croyances furent imposées en se fondant sur le prétendu caractère absolu de ce Livre et sur la prétention d'en être les seuls et infaillibles interprètes.

On imagine l'étonnement qu'aurait éprouvé les auteurs des premiers chapitres de la *Genèse*, si on leur avait fait connaître à l'avance toutes les conséquences que des commentateurs tireraient des textes qu'ils avaient rédigés à propos de l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal, en reprenant des récits mythiques qu'on se racontait en Israël, d'une génération à l'autre à la veillée, autour des feux allumés pour vaincre la fraîcheur des nuits tombées, tout comme le faisaient les aèdes de la Grèce, rappelant les malheurs d'Œdipe, d'Antigone, d'Ulysse et d'Agamemnon.

Mais quand on examine tous ces accidents, toutes ces hésitations, tous ces reculs, toutes ces contradictions qui accompagnent la rédaction de la Bible, quand on est frappé par le caractère humain, trop humain, comme dirait Nietzsche, de cet ensemble de livres, on ne peut que conclure que ces textes ne peuvent être l'œuvre d'un Dieu, infiniment bon, qui connaîtrait de manière infaillible le passé, le présent et l'avenir. Mais, pour le moment, en dépit de la crédibilité évanouie de cette

prétention, l'Église catholique continue à croire et à professer qu'il en est ainsi.

En vérité, le dernier document, où l'Église se soit officiellement prononcée en faveur du maintien de la croyance établie au concile de Trente quant à l'inerrance de la Bible et à son attribution à l'inspiration divine, est le schéma *Dei Verbum* (La Parole de Dieu), adopté par l'assemblée conciliaire (Vatican II) par un vote de 2344 voix favorables contre 6, et promulgué le 18 novembre 1965 par le pape Paul VI. Mais la version finale de ce schéma ne fut pas atteinte sans peine. Il semble que le texte initialement proposé par la Curie romaine se situait dans des territoires hyperconservateurs, bien en deçà des usages que les exégètes catholiques travaillant sur le terrain de la recherche sérieuse avaient à cette époque l'habitude d'utiliser.

Il faut constater que le contenu de ce document ne diffère en rien de la doctrine affirmée au XVI^e siècle, si ce n'est qu'elle se réfère à l'échappatoire des genres littéraires qu'avait introduite l'encyclique *Divino Afflante Spiritu*. Voyons ce que dit à ce propos le chapitre III du schéma *Dei Verbum* intitulé *L'inspiration de la Sainte Écriture et son interprétation*.

Les réalités divinement révélées, que contiennent et présentent les livres de la Sainte Écriture, y ont été consignées sous l'inspiration de l'Esprit Saint. Notre sainte Mère l'Église, de par la foi apostolique, tient pour sacrés et canoniques tous les livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, avec toutes leurs parties, puisque, rédigés sous l'inspiration de l'Esprit Saint (cf. *Jn* 20, 31 ; *2 Tm* 3, 16 ; *2 P* 1, 19-21 ; 3, 15-16), ils ont Dieu pour auteur et qu'ils ont été transmis comme tels à l'Église elle-même. Pour composer ces livres sacrés, Dieu a choisi des hommes auxquels il a eu recours dans le plein usage de leurs facultés et de leurs moyens, pour que, lui-même agissant en eux et par eux, ils missent par écrit, en vrais auteurs, tout ce qui était conforme à son désir, et cela seulement.

Dès lors, puisque toutes les assertions des auteurs inspirés ou hagiographes doivent être tenues pour assertions de l'Esprit Saint, il faut déclarer que les livres de l'Écriture enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu a voulu voir consignée dans les Lettres sacrées pour notre salut. C'est pourquoi « toute Écriture inspirée de Dieu est utile pour enseigner, réfuter, redresser, former à la justice, afin que l'homme de Dieu se trouve accompli, équipé pour toute œuvre bonne » (*2 Tm* 3, 16-17).

Cependant, puisque Dieu, dans la Sainte Écriture, a parlé par des hommes à la manière des hommes, il faut que l'interprète de la Sainte Écriture, pour voir clairement ce que Dieu lui-même a voulu nous communiquer, cherche avec attention ce que les hagiographes ont vraiment voulu dire et ce qu'il a plu à Dieu de faire passer par leurs paroles. Pour découvrir l'intention des hagiographes, on doit, entre autres choses, considérer aussi les « genres littéraires ». Car c'est de façon bien différente que la vérité se propose et s'exprime en des textes diversement historiques, ou prophétiques, ou poétiques, ou même en d'autres genres d'expression. Il faut, en conséquence, que l'interprète cherche le sens que l'hagiographe, en des circonstances déterminées, dans les conditions de son temps et de sa culture, employant les genres littéraires alors en usage, entendait exprimer et a, de fait, exprimé. En effet, pour vraiment découvrir ce que l'auteur sacré a voulu affirmer par écrit, il faut faire minutieusement attention soit aux manières natives de sentir, de parler ou de raconter courantes au temps de l'hagiographe, soit à celles qu'on utilisait à cette époque dans les rapports humains. Cependant, puisque la Sainte Écriture doit être lue et

interprétée à la lumière du même Esprit que celui qui la fit rédiger, il ne faut pas, pour découvrir exactement le sens des textes sacrés, porter une moindre attention au contenu et à l'unité de toute l'Écriture, eu égard à la Tradition vivante de toute l'Église et à l'analogie de la foi. Il appartient aux exégètes de s'efforcer, suivant ces règles, de pénétrer et d'exposer plus profondément le sens de la Sainte Écriture, afin que, par leurs études en quelque sorte préalables, mûrisse le jugement de l'Église. Car tout ce qui concerne la manière d'interpréter l'Écriture est finalement soumis au jugement de l'Église, qui exerce le ministère et le mandat divinement reçus de garder la Parole de Dieu et de l'interpréter.

En dépit des erreurs flagrantes qu'elle a commises dans le passé en opposant sa doctrine aux leçons de la science, du bon sens et de la réalité, l'Église n'était pas prête à concéder qu'elle s'était lourdement trompée en soutenant que la Bible est exempte de faussetés et d'incorrections. On peut imaginer la quantité affolante de marchandages et de jeux de coulisse qui menèrent à la rédaction finale de ce schéma. Par de tels agissements, l'Église semble s'être pesamment assise entre deux chaises, en refusant d'un côté ce qu'elle prétend accepter de l'autre. Elle se comporte comme le Bourgeois gentilhomme de Molière, qui refusait catégoriquement de reconnaître que son père avait été marchand, mais qui était prêt à accepter que l'on dise de ce père qu'il était « fort obligeant et que comme il s'y connaissait en étoffes, il en allait choisir de tous

les côtés, les faisait apporter chez lui et en donnait à ses amis pour de l'argent. »

Bien entendu, en prétendant être le seul interprète autorisé à se prononcer de manière infallible en ces matières, l'Église se place dans une situation qui, superficiellement, paraît imparable à quiconque est assez crédule pour se prêter à de tels sophismes. Mais la vérité toute nue se sent fort mal à l'aise devant une telle mauvaise foi. Il aurait été tellement plus simple et plus honnête intellectuellement de déclarer : « Nous nous sommes égarés en résistant aux évidences que les connaissances nouvelles et le bon sens mettaient incessamment devant nos yeux ; reconnaissons-le, tournons la page et promettons-nous de respecter dorénavant les exigences de la réalité. » Mais c'était trop demander : de telles admissions, qui dans les sciences sont des moteurs de progrès, ne semblent pas faire partie des usages de cette vénérable institution.

L'IMAGE DE DIEU

La plupart des philosophes et des penseurs religieux qui se sont penchés sur le concept de Dieu nous ont laissé entendre qu'il possédait de manière éminente toutes les qualités qu'il nous plairait de concevoir.

Mais s'il est vrai, comme le dit *Dei Verbum*, que « toutes les assertions des auteurs inspirés ou hagiographes doivent être tenues pour assertions de l'Esprit Saint », cet Esprit devrait mieux que quiconque savoir ce qu'il faut penser et dire de Dieu. Écoutons-le donc nous informer de ce qu'il en sait à travers la bouche de quelques prophètes de l'Ancien Testament. Nous serons renseignés de première source sur cette importante question, mais nous qui avons appris au catéchisme que Dieu était un père qui aimait avec une tendresse infinie les enfants qu'il avait mis au monde, serons étonnés de ce que nous lirons. Car l'image qui ressortira de notre lecture sera celle d'un chef de guerre impitoyable. Déjà, dans le *Deutéronome*, il était écrit :

Quant aux villes que YaHWeH, ton Dieu, te donne en héritage, tu n'en laisseras rien subsister de vivant. Oui, tu les voueras à l'anathème, ces Hittites, ces Amorites, ces Cananéens [...], ainsi que l'a commandé YaHWeH ton Dieu, afin qu'ils ne vous apprennent pas toutes ces abominations qu'ils pratiquent envers leurs dieux. (*Dt*, 20, 16 – 18)

Au milieu du ~VI^e siècle, le prophète Amos déclarait :

Son nom est YaHWeH Sabaoth, Dieu des armées. (*Am*, 4, 3 – 13)

Tout se passe comme si YaHWeH aimait la violence et qu'il s'en délectait.

Je les ai foulés dans ma colère, je les ai piétinés dans ma fureur, leur sang a giclé sur mes habits, et j'ai taché tous mes vêtements. [...] Alors mon bras est venu à mon secours, c'est ma fureur qui m'a soutenu. J'ai écrasé les peuples dans ma colère, je les ai brisés dans ma fureur, et j'ai fait ruisseler à terre leur sang. (Is, 63, 3 – 6)

Certes les peuples païens qui entouraient Israël et Juda vénéraient des dieux de la guerre. Observons que YaHWeH se comporte comme l'un d'eux, Il se porte aux premiers rangs des guerriers, exhorte ses troupes au combat, emploie toutes les ruses et tous les moyens pour assurer le succès de ses troupes. Il pratique la guerre totale, n'épargne ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards des peuples vaincus. Du moins, c'est ce qu'entendent les textes qui nous sont parvenus, car comme nous l'avons précédemment signalé, pour ne donner que cet exemple, les fouilles des archéologues contemporains ne parviennent pas à révéler les impitoyables massacres dont fait état le *Livre de Josué*. On a conclu qu'un tel livre n'avait été rédigé — bien après les événements qu'il prétend raconter —, qu'à des fins de propagande plutôt qu'afin de raconter des événements qui se seraient réellement produits.

En revanche, Jésus de Nazareth, « le fils de Dieu », qui nous parle sans cesse du Père qui l'a

envoyé, mais n'apparaît que dans le Nouveau Testament, est un pacifiste résolu. Il est vrai que les évangélistes nous le montre se mettant en colère contre les marchands du Temple et disputant fermement avec les scribes et les pharisiens. Mais les mêmes évangélistes nous racontent qu'au moment de son arrestation, Jésus reproche dans les termes suivants à l'un de ses compagnons d'avoir sorti le glaive qu'il portait au côté et d'avoir tranché l'oreille d'un serviteur du Grand Prêtre.

Rengaine ton épée ; car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. Penses-tu donc que je ne puisse faire appel à mon Père qui me fournirait sur-le-champ douze légions d'anges ? Comment s'accompliraient les Écritures d'après les quelles il doit en être ainsi ? (Mt, 26, 51 – 54)

Dans les siècles qui suivront, la réflexion théologique chrétienne rehaussera le statut de Jésus pour en faire une des personnes de la Trinité divine. Il faut constater que ce Dieu trine chrétien, dont Jésus fut le porte-parole incarné, ressemble bien peu au belliqueux YaHWeH qui dictait aux prophètes leurs écrits sanguinaires. Pendant ce temps, les disciples de Jésus affrontaient courageusement la mort pour défendre leurs naissantes croyances. Jusqu'au moment où, en 312, à la suggestion de sa mère, la future sainte

élène, l'empereur Constantin arbora une croix sur ses étendards à la bataille du pont Milvius et vainquit son rival Maxence.

Une légende prétend qu'il avait vu apparaître dans le ciel une croix sur laquelle était écrit : *In hoc signo vinces* (Par ce signe tu vaincras). Dès lors, le christianisme devint la religion dominante dans l'empire romain et remplaça progressivement les religions diverses qui s'y partageaient les consciences. Cette religion, naguère persécutée, devint, en moins de deux générations, avec l'aide des autorités politiques, persécutrice. Ses rivales seront progressivement éliminées. On verra naître et se poursuivre jusqu'à nos jours ce que l'on nommait jusqu'à récemment « l'alliance du sabre et du goupillon » Le catholicisme romain, mais aussi bien presque toutes les religions, conserveront cette obscure ambiguïté, qui procède d'un Dieu à deux faces, si l'on peut dire, comme un Janus judéo-chrétien, auteur de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui souffle la guerre, bénit les troupes de combattants et leurs armements, et prononce en même temps de nobles sermons et d'ardentes prières en faveur de la paix. *Got mit uns* (Dieu est avec nous), *Dieu et mon droit*, proclamait-on de chaque côté des fronts où se déchiraient les

armées. Et tout le monde, au creux de sa détresse, était heureux.

DIEU, LA BIBLE ET LA SCIENCE

Galilée, fort des observations faites à l'aide d'une lunette d'approche qu'il avait perfectionnée, publiait en 1610 son *Nuncius sidereus* (Le Messager des étoiles) dans lequel il énonçait certaines idées astronomiques qui bouleversaient les idées reçues en cette matière et, en particulier, se prononçait en faveur de la thèse héliocentrique antérieurement énoncée par le chanoine polonais Nicolas Copernic. Le livre sera publié en 1610 avec l'approbation de l'Inquisition, mais en 1616, à la suite de pressions indues exercées en coulisse, le cardinal Robert Bellarmine déclarait qu'il était interdit en vertu des Saintes Écritures de soutenir la thèse héliocentrique, et d'affirmer que la Terre effectuait en 24 heures une rotation sur elle-même : le livre de Copernic était mis à l'*Index des livres prohibés*, et il était interdit à Galilée de soutenir des idées par lesquelles il se rendait « véhémentement » coupable d'hérésie. Nous avons ci-dessus abordé cette question. Nous invitons lecteurs et lectrices de revenir à ce que

nous en disions alors. Et s'ils désirent approfondir les nombreux épisodes de cette affligeante histoire de se reporter au premier chapitre d'*Une brève histoire des idées de Galilée à Einstein* publiée à la maison d'éditions Fides par le présent auteur. Pour abréger cette longue histoire, disons que Galilée publiera en 1632 un ouvrage intitulé (nous abrégeons le titre) *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo* (Dialogue sur les deux grands systèmes du monde), écrit en italien, langue plus accessible que le latin connu des seuls savants et des clercs. Il met en scène trois personnages, dont un certain Simplicio (un benêt qui défend les idées périmées auxquelles l'Église s'accrochait). Scandale ! Galilée est convié à Rome par l'Inquisition et, sous peine d'être emprisonné et brûlé sur la place publique, forcé à genoux, vêtu d'une simple aube blanche, d'abjurer les idées scientifiques qu'il défendait depuis des décennies. Âgé, malade, aveugle, il lui sera permis de demeurer en résidence surveillée jusqu'à sa mort survenue en 1642 dans sa maison d'Arcetri, située sur les collines de Florence. Il faudra des siècles avant que ses écrits et ceux de Nicolas Copernic soient retirés de l'index des ouvrages interdits. L'Église avait au moins établi une chose : c'est qu'en matière d'interprétation de la Bible, il lui

arrivait de se tromper. Mais les récits épiques du *Livre de Josué*, en particulier celui où le chef des Hébreux avait arrêté la course du soleil le temps de vaincre les Gabaonites, étaient demeurés articles de foi.

L'astronomie ayant cessé avec les siècles d'être un sujet de discorde, c'est pourtant dans un autre domaine de la recherche scientifique, la biologie, que le principe d'inerrance biblique entrera en conflit avec la science. Les débats que ce conflit provoquera sont loin d'être totalement apaisés, même si on ne les considère qu'à l'échelle du monde occidental.

Les premiers chapitres du *Livre de la Genèse* affirmaient que les espèces vivantes avaient été créées en six jours par YaHWeH Élohim, et la chronologie biblique, tout bien compté, déroulait l'histoire du monde sur un espace de quelque quatre milliers d'années avant notre ère.

Mais en 1865 Charles Robert Darwin publiait *On the Origin of Species by means of Natural Selection* (Sur l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle). Cet ouvrage avançait une nouvelle théorie scientifique — on en avait déjà vu sous des apparences diverses des signes avant-coureurs —, qui sera appelée *Théorie de l'évolution des espèces*. S'appuyant sur un grand nombre

d'arguments, d'expériences et d'observations, elle affirmait que les espèces vivantes s'étaient engendrées les unes les autres, et pouvaient s'étager sur un arbre de la vie, à la manière dont les membres d'une famille se disposent sur un arbre généalogique. De plus, elle affirmait que ces phénomènes s'expliquaient au moyen de causes naturelles, sans devoir recourir à des explications religieuses ou métaphysiques. Par la suite, il publiera en 1871 *The Descent of Man, and Selection in relation to Sex (La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe)*, où il étend à l'espèce humaine le phénomène de l'évolution des espèces. On comprend tout le branle-bas que ces écrits provoquèrent chez les bonnes âmes convaincues que la vérité ultime est contenue tout entière dans la Bible. Je ne m'attarderai pas à vous raconter toutes les péripéties que ces deux livres, maintes fois réédités, provoquèrent à l'époque. Je vous invite à ce propos à consulter le quatrième chapitre du livre que j'ai cité ci-dessus concernant Galilée. Souffrez cependant que je commente les mots « au moyen de la sélection naturelle » qui terminent le titre du premier ouvrage.

En 1798, Thomas Robert Malthus, un pasteur converti — si je puis dire —, aux sciences économiques, publiait *Essay on the Population*

Principe (Essai sur le principe de population), dans lequel il constatait que les populations croissent en proportion géométrique, alors que les ressources naturelles dont elles disposent croissent en proportion arithmétique. Pour corriger cette disproportion, il préconisait le *providentialisme théologique*, doctrine suivant laquelle il faut laisser la guerre, la maladie et la misère faucher les excédents de population, ces fléaux ayant été institués par Dieu, afin de susciter l'effort chez les pauvres et les forcer à désirer et à mériter les récompenses de l'Au-delà. Ce qui, selon Malthus, allait à l'encontre des penseurs qui préconisaient des mesures sociales, afin que les gouvernements viennent au secours des membres les plus faibles de la société.

Darwin, qui était un homme bon et généreux, reconnaissait que les principes de Malthus s'appliquaient au sein des espèces animales, où les individus les plus aptes avaient plus de chance de survivre dans la nature que ceux qui l'étaient moins, ce qui optimise la qualité des membres de l'espèce. Mais il refusait que ces principes soient appliqués à l'espèce humaine. Il lui apparaissait que l'aide fraternelle et la solidarité sociale doivent s'imposer dans les civilisations évoluées.

D'autres penseurs, comme son cousin Francis Galton, fondèrent « le darwinisme social », auquel Darwin refusa constamment d'adhérer, qui raffine les idées de Malthus, et qui donnera naissance à l'eugénisme, au racisme et à d'autres détestables dérives idéologiques. Seule, une contraception efficace basée sur la responsabilité des couples permet de vaincre rationnellement le dilemme malthusien.

À l'époque où les livres de Darwin parurent l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus des erreurs de ce temps*, promulgués en 1864 par le pape Pie IX, comptaient la liberté de conscience, de culte et de parole, le libéralisme, le socialisme, la modernité et le progrès au rang des erreurs à combattre. Tout se passe comme si en ce qui concerne l'évolution des espèces, ou bien on n'avait pas encore pris conscience à Rome de ces idées nouvelles, ou bien comme si ces idées étaient incluses en vrac dans le flot des sujets à combattre. Mais cela n'allait pas tarder : les conflits que soulèveront les tentatives de Mgr d'Hulst pour concilier science et doctrine, sont là pour le prouver.

Durant les luttes antimodernistes, l'Église catholique combattit les théories darwiniennes apparues sur le tapis des idées à combattre, qui lui

semblaient, tout comme à de nombreuses sectes protestantes, incompatible avec la croyance en la véracité absolue de la Bible. C'est aux États-Unis d'Amérique, pays chicanier par excellence, que ces luttes prirent un caractère particulièrement pittoresque. Le premier amendement de la Constitution américaine garantissait la liberté religieuse, décrétant que l'État fédéral devait être neutre en matière religieuse et ne favoriser ni défavoriser quelque religion que ce soit. Des amendements et des décisions judiciaires successives élargiront ces principes aux États, ainsi qu'aux organismes qui en dépendent, tels que les *School Boards* (les Commissions scolaires). C'est dire qu'en principe il n'est pas permis d'enseigner dans les écoles américaines quelque religion que ce soit.

Venons au *Monkey Trial* (Le procès du singe) qui avait en 1925 amené devant les tribunaux John T. Scopes, instituteur qui avait enseigné à ses élèves cette abominable théorie, alors que les autorités de l'état du Tennessee avaient par décret interdit un tel enseignement. Scopes avait été défait devant le tribunal, mais il avait gagné devant la presse et l'opinion publique.

Après bien des épisodes et des péripéties, des avancées et des reculs, il vint à l'esprit de maints

preachers et de maints parents de contester devant les tribunaux l'enseignement de la théorie de l'évolution dans les institutions scolaires, soutenant que cet enseignement contrevenait à la neutralité religieuse. Des luttes épiques se livrèrent devant de nombreux tribunaux américains à ce propos. Presque chaque fois la science emportait le morceau. Alors, voulant jouer la science contre la science, les fundamentalistes bibliques conçurent deux systèmes de pensée : le *créationnisme* et le *dessein intelligent* (intelligent design), afin de contrer (ou de contrebalancer) l'enseignement de la théorie de l'évolution, théorie scientifique corroborée par d'incessantes recherches effectuées depuis le temps de Darwin dans de multiples champs de la biologie. À la fin, il fut établi devant les tribunaux américains, au vu des témoignages de nombreux experts, que le créationnisme et le dessein intelligent n'étaient que de vieilles lunes idéologiques et des formes déguisées de croyances religieuses, donc qui contrevenaient aux cadres actuellement acceptés par le premier amendement de la Constitution. Les choses en sont là.

Passons au temps présent et revenons à l'Église catholique. On trouvera dans *L'Impossible*

***Dialogue* d'Yves Gingras, récemment publié par les Éditions du Boréal, un exposé détaillé des détours saugrenus par lesquels il faudra passer avant qu'une théorie scientifique comme la théorie de l'évolution ne soit acceptée par l'Église sans se dissimuler derrière on ne sait quels faux-fuyants. Voyons quelques dates et quelques faits.**

Le 12 octobre 1996, Jean-Paul II faisait une intervention remarquée devant l'Académie pontificale des sciences indiquant que la théorie de l'évolution s'était progressivement imposée dans le domaine scientifique, et qu'il était tout à fait permis aux catholiques d'accepter cette théorie, à la condition d'admettre par ailleurs que l'âme humaine est toujours à chaque conception directement créée par Dieu. L'existence de l'âme humaine est un sujet qui relève de la philosophie et de la religion, elle est étrangère au domaine scientifique.

On pouvait donc penser que la question était désormais réglée pour les catholiques. Mais il n'en était rien. Jean-Paul II meurt en avril 2005, Benoît XVI est élu pape peu de temps après. Le 7 juillet de la même année, on voit paraître dans le *New York Times* un article signé par le cardinal Christoph Schönborn, archevêque de Vienne, intitulé *Finding Design in Nature*, affirmant que ce qu'il nomme le

***dogme néo-darwinien* est incompatible avec la foi chrétienne. Dans cet article, le cardinal Schönborn fustige les idées reconnues par la très grande majorité des biologistes actuels et donne sa bénédiction au dessein intelligent des fundamentalistes américains. Cet article et les commentaires ultérieurs du cardinal minimisant la portée de la déclaration faite en 1996 par Jean-Paul II ont fait bondir la plupart des scientifiques, catholiques ou non, qui craignent que l'Église ne régresse vers des positions doctrinales dépassées et ne s'engage dans un stérile débat avec la science. Par la suite, à l'occasion d'une rencontre du groupe *Communion et Libération*, Schönborn concédera — ce dont on se doutait —, que « les premières pages de la Genèse ne sont pas une page de science », ajoutant qu'il est juste et utile d'enseigner la science de Darwin, mais pas le « darwinisme idéologique » qui, selon lui, refuse l'existence d'un Dieu créateur. En autant qu'on le sache, le « darwinisme idéologique », si une telle chose existe, n'est pas une théorie scientifique appartenant à la biologie. Elle relève de ce que l'on a appelé le *darwinisme social*, doctrine socio-économique à laquelle Darwin lui-même s'était opposé.**

Il existe un groupe portant le nom de *Ratzinger-Schülerkreis* (le Cercle des étudiants de Ratzinger), qui, comme son nom l'indique, est formé d'anciens étudiants du cardinal Ratzinger et qui, depuis de nombreuses années, se rassemble à la fin de l'été afin de réfléchir sur des sujets choisis. Devenu pape, le cardinal Ratzinger voulut poursuivre ces rencontres. En 2005, les discussions du *Schülerkreis* portèrent sur l'islam, sujet qui avait été choisi à l'issue de la réunion de l'année précédente. Sans doute à l'instigation de l'archevêque de Vienne, qui est un ancien étudiant de Ratzinger, ce groupe se pencha en 2006 et 2007 sur la théorie de l'évolution et le dessein intelligent. Résumant les propos échangés, le pape déclara que la théorie de l'évolution n'est pas suffisante pour expliquer l'origine de la vie. Je cite : « Celle-ci ne peut pas avoir une explication scientifique, parce que la science, malgré les ouvertures et les progrès acquis, est toujours limitée. » Quant à Darwin, « sa théorie sur l'évolution n'est pas totalement démontrable de manière expérimentale, parce que des mutations sur des centaines de milliers d'années ne peuvent pas être reproduites en laboratoire. [...] Les résultats de la science soulèvent des questions qui vont au-delà de sa méthodologie. Les origines de la vie réclament un

niveau d'explication que nous avons perdue. » On reconnaît ici la panoplie des objections avancées par les adeptes américains du créationnisme et du dessein intelligent. Selon eux, l'émergence de la vie sur Terre est un phénomène qui ne peut s'expliquer que par une intervention divine. Depuis, on semble avoir mis en sourdine cette ligne d'argumentation. À l'intérieur de l'Église, certains esprits moins obtus que les suprêmes autorités, avertis par les dures leçons du passé, ont fini par juger qu'il n'était ni prudent ni sage de s'engager tête baissée dans un conflit inutile contre les fermes données de la science actuelle, un conflit où, pour reprendre le raisonnement de saint Augustin dans le *De Genesi ad litteram*, la religion a beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Bref, il semble que les *Ratzinger-Schülerkreis* et le souverain pontife, sans doute ramenés sur la bonne voie par des interventions discrètes de savants catholiques, cessèrent de traiter de sujets qui risquaient de les engager imprudemment dans de vaines querelles avec les scientifiques du monde entier en tentant de leur donner des leçons de méthodologie et d'épistémologie scientifiques, terrains glissants où ils risquaient fort de se fracturer quelques membres. Pour éclairer leurs lanternes, on suggérerait aux cardinaux Ratzinger

et Schönborn de suivre à la Sapienza ou à l'université de Vienne un cours de chronologie scientifique 101.

On trouvera dans *L'Impossible Dialogue* d'Yves Gingras, récemment publié par les Éditions du Boréal, un exposé détaillé des détours saugrenus par lesquels il faudra passer avant qu'une théorie scientifique comme la théorie de l'évolution ne soit acceptée par l'Église sans se dissimuler derrière je ne sais quels faux-fuyants.

Quand on insiste pour faire intervenir Dieu dans le déroulement des phénomènes naturels — et l'apparition de la vie sur notre planète est un phénomène naturel —, on se heurte rapidement à des dilemmes embarrassants. En effet, qu'en est-il des divers cataclysmes qui ravagent périodiquement notre planète, résultent-ils eux aussi d'une incessante intervention divine ?

Le 26 décembre 2004 se produisait au large de l'île de Sumatra un séisme sous-marin d'une magnitude de 9 sur l'échelle de Richter, causant un raz de marée gigantesque qui ravagea les côtes de plusieurs pays d'Asie et d'Afrique, faisant périr près de 300 000 personnes. Des catastrophes d'une telle ampleur jettent dans les esprits une profonde consternation. Beaucoup en viennent à

se demander : si Dieu est le créateur et l'ordonnateur de la nature, s'il est tout puissant et infiniment bon, comment peut-il accepter que de tels cataclysmes se produisent et pourquoi n'intervient-il pas pour les empêcher ? Ou pourquoi a-t-il créé un monde où de tels cataclysmes se produisent ?

Des journalistes ont interrogé des représentants de diverses confessions religieuses sur l'interprétation qu'ils donnent à de tels événements. Un grand nombre répondirent qu'ils voyaient là une expression de la colère de Dieu devant l'état actuel du monde. Le pape Jean-Paul II répondit : « La foi nous enseigne que même dans les épreuves les plus difficiles et les plus douloureuses [...] Dieu ne nous abandonne jamais. Il fait sentir sa présence dans la mise en application concrète de son commandement qui exhorte à l'amour du prochain. » Le cardinal Jean-Claude Turcotte, l'archevêque de Montréal, abondera dans le même sens, ajoutant que « Dieu n'est pas un marionnettiste contrôlant le monde. Il a mis en marche un monde et a laissé à l'homme le soin de le terminer, parce que ce monde n'était pas parfait. » Loin de là, en effet.

Dans sa pièce *Huis-Clos*, Jean-Paul Sartre faisait dire à l'un de ses personnages : « L'enfer, c'est les

autres ! » Pourrait-on conclure des propos du pape et du cardinal Turcotte que « Dieu, c'est les autres » ? L'idée ne serait pas dépourvue d'intérêt !

Les développements historiques que nous venons de tracer éclaireront la réponse qu'il convient de donner à la question suivante : la science et la religion peuvent-elles s'entendre ? Avec une certaine réticence, je répondrais oui, mais j'ajouterai : elles peuvent s'entendre dans la mesure où chacune se mêle de ce qui la regarde et ne prétend pas s'imposer dans le domaine propre à l'autre. Galilée disait : « Le rôle de la religion est de nous apprendre comment on va au Ciel, celui de l'astronomie de nous apprendre comment va le ciel. » La science ne peut pas prouver l'existence de Dieu ni celle de l'âme humaine, mais elle ne peut pas non plus prouver leur inexistence. Ce n'est pas son rôle. Le darwinisme, comme toute théorie scientifique, ne refuse pas l'existence d'un Dieu créateur. Il considère que cette question n'est pas de son ressort. Mais les scientifiques, comme toutes personnes, réfléchissent sur l'état des choses de ce monde, et il leur apparaît fréquemment que cet état des choses est parfois difficile à concilier avec la bonté infinie que l'on prête à ce Dieu créateur.

J'ai gardé de mes études de philosophie, qui étaient fortement imprégnées par la veine aristotélo-thomiste, l'importante distinction suivante. Il existe d'une part une Cause première que les religions monothéistes identifient avec Dieu, et d'autre part des causes secondes distinctes de la première. Les réflexions sur la Cause première relèvent de la théologie et de la philosophie, celles qui se rapportent aux causes secondes sont du domaine de la science.

Il reste de nombreuses questions irrésolues pour expliquer l'ensemble des phénomènes qui ont causé et dirigé l'évolution des espèces depuis l'émergence de la vie et l'apparition des organismes primordiaux, et pour établir de manière certaine les liens qui rattachent entre eux le grand nombre des fossiles trouvés au cours des derniers siècles. Comme toute théorie scientifique, la théorie de l'évolution est une discipline en devenir. Comme nous l'avons dit, diverses écoles s'affrontent sur ces questions, et ces affrontements, quoi qu'en disent ses opposants, loin de nuire à la crédibilité de la théorie sont un signe de sa vitalité et de la complexité des questions dont elle traite. Les paléontologues ont pour tâche d'assembler un puzzle dont la plus grande partie des pièces leur demeure inconnue.

Ceci dit, on ne voit pas pourquoi il faudrait conclure à partir de ce que nous ignorons quant à l'origine de la vie que le cardinal Schönborn et le pape Benoît sont en mesure de guider notre réflexion sur cette question mieux que les chercheurs scientifiques. Il existe dans les sciences de la Terre et dans les sciences de la vie de nombreuses questions irrésolues : la réponse à ces questions a plus de chance de venir, si tant est qu'elle vienne, des travaux accomplis dans les diverses disciplines où ces questions sont posées bien plus que des réflexions des métaphysiciens. Il y eut un temps où la foudre était attribuée aux colères de Zeus, nous pensons à bon droit qu'elle est causée par des phénomènes électriques, et nous nous en portons bien. Mais aucun chercheur scientifique ne serait prêt d'accepter de nos jours que des autorités ecclésiastiques viennent au nom de leurs croyances poser des bornes à leurs travaux.

Il est un autre trait qui distingue la science de la religion. La science cherche la vérité, la religion prétend qu'elle la possède. Les théories scientifiques vivent sous le couperet du *principe de falsifiabilité* : quand une théorie est contredite par les faits, il lui faut laisser la place à une théorie nouvelle, ou l'affiner de manière à ce qu'elle prenne

en compte ces faits nouveaux. Pour la religion catholique, les dogmes sont des acquis définitifs, qui ne peuvent être remis en question, parce qu'ils furent prétendument inspirés par la Divinité. Cette attitude les condamne à la désuétude à mesure que le savoir scientifique progresse et vient contredire ces dogmes. Comme le remarquait Augustin dans le texte que nous avons précédemment cité, cette sclérose de la pensée dogmatique ne peut que jeter le discrédit sur l'ensemble du christianisme. Donnons-en deux exemples. Nos connaissances en paléontologie humaine ne nous permettent plus de croire aux récits mythiques qui remplissent les premières pages du *Livre de la Genèse*, ni à l'in vraisemblable dogme du péché originel que saint Paul en a tiré. L'attribution de la rédaction de la Bible à un auteur divin et son inerrance nous apparaissent également invraisemblables. D'une part, avec l'encyclique *Divino afflante Spiritu*, l'Église a accepté le concept de genres littéraires comme les mythes, les épopées et les légendes dans l'interprétation des textes bibliques, mais elle continue à fonder ses croyances et ses enseignements sur des textes dont elle admet qu'ils appartiennent à de tels genres littéraires. Elle se condamne ainsi à errer dans les marécages de la contradiction.

Rappelons les paroles de Denis Diderot, qui fut, entre autres brillantes réalisations, le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie raisonnée des sciences, des arts et des métiers*. Je le cite ici de mémoire sans assurer la lettre de ce qu'il a écrit, mais je puis en assurer l'esprit.

Perdus dans l'immense nuit de notre ignorance, nous n'avons pour nous guider que la faible lanterne de notre raison. Le pape nous dit : « Je peux éclairer pour vous cette vaste nuit qui vous entoure, mais il faudra au préalable que vous acceptiez de croire à des dogmes invraisemblables, autrement dit que vous éteigniez au préalable votre lanterne. » Je connais bien des scientifiques qui répondront au pape : « Non, je vous remercie, je préfère garder ma petite lanterne allumée. »

Est-ce à dire qu'il faudrait renoncer au nom de la science à toute quête spirituelle ? Non, mais s'il existe une réponse aux inquiétudes de notre cœur et aux questionnements de notre esprit, je pense que cette réponse nous la trouverons bien plus sûrement dans la lumineuse fraîcheur du message évangélique que dans une rigide et de moins en moins crédible dogmatique, qui apparaît aux scientifiques, tel que l'avait prévu Augustin,

comme un moyen d'éloigner bien plus que d'attirer et de convaincre d'éventuels disciples.

Le monde offre à nos yeux le spectacle d'une éblouissante et enivrante splendeur. Et nous sommes alors portés à conclure qu'un tel monde avec son ordre et sa complexité ne peut qu'être l'œuvre d'un Être tout-puissant. Mais qui pourrait, de bonne foi, prétendre qu'il connaît de quelque manière cet Être, ainsi que la façon par laquelle Il aurait créé ce monde et en assurerait le fonctionnement. Car il nous offre aussi le terrifiant spectacle de tous ces cataclysmes, ces violences, ces douleurs, ces déchirements dont les êtres vivants sont sans cesse les victimes et les proies. On en vient alors à douter qu'un tel monde puisse avoir été l'œuvre d'un Être infiniment bon, infiniment prévoyant, infiniment sage, comme nous l'assurent les prétendus détenteurs de vérités absolues. On ne sait pas, on ne sait plus. Si Dieu existe, s'il est l'auteur de toutes les choses visibles et invisibles, pourquoi tant de malheur vient-il brouiller le miroir de son œuvre ? Et s'il n'existe pas, comment se fait-il, comme le demandait Leibniz, qu'il y ait quelque chose plutôt que rien ? Les sciences d'aujourd'hui commencent à élaborer des réponses, qui s'appuient sur les propriétés de la nature. Et l'on vient à penser que le « vide est

plein », plein de tout ce qui, au début des temps, ferait naître par des causes naturelles ce Big Bang, dont notre univers est issu. Mais rien de tout cela n'est pour le moment élucidé.

Les vaines et placides explications que nous servent les autorités religieuses pour masquer les malheurs et les souffrances dont les êtres vivants sont affligés, et concilier ces épreuves avec l'infinie bonté d'un Dieu, dont ils se disent les porte-parole autorisés, ont reçu en leur temps une cuisante réfutation d'un auteur inattendu : il s'agit de l'humoriste américain Mark Twain.

La fin de sa vie avait été ravagée par de cruelles afflictions. Son épouse et l'une de ses filles avaient été emportées par la maladie, alors que son autre fille avait perdu la raison et était morte noyée à l'âge de 29 ans. Son humour en fut teinté par de sombres réflexions. Ce qui l'amena à rédiger en 1908 un petit récit intitulé *Little Bessie would assist Providence* (La petite Babette donnerait un coup de pouce à la Providence).

Babette est une fillette, pleine de vivacité et d'intelligence, qui interroge sa pieuse maman sur le sens de ce qu'elle observe. Elle lui demande un jour : « Pourquoi y a-t-il tant de peines et de souffrances dans le monde ? » La réponse ne se

fait pas attendre, elle est tellement évidente. « C'est pour notre bien. Dans sa sagesse, Dieu nous punit pour nous rendre meilleurs. » Mais Babette est loin d'être convaincue par une telle réponse. Elle donne plusieurs exemples de faits qui contredisent ce type de réponse, comme ce toit qui s'était écroulé sur un homme qui tentait de sauver des flammes une vieille femme paralysée.

M. Hollister, un gentil sceptique du voisinage, lui a parlé du sort des araignées, que des guêpes capturent, amènent dans leurs tanières et font dévorer toutes vivantes par leurs petits. « Et les araignées souffrent durant des jours et des jours, tandis que les larves des guêpes, tout en récitant leurs Bénédicité, grignotent les petites pattes des araignées et mâchent en même temps leurs ventres, afin de les rendre bonnes et qu'elles louent le Seigneur pour ses infinies bontés. Quand j'ai demandé à M. Hollister s'il ferait cela à une guêpe, il m'a répondu qu'il aimerait mieux être damné plutôt que de se conduire ainsi. Mais il m'a aussi montré que les araignées tissaient des toiles et faisaient un sort semblable aux mouches qu'elles avaient capturées. »

Babette finit par conclure que les méthodes des parents pour corriger les enfants, comme les privations de desserts et les fessées, sont bien

insuffisantes et qu'il serait préférable pour les rendre meilleurs qu'ils se comportent comme la Providence, et qu'ils leur fassent attraper la variole, l'eczéma, la diphtérie, la carie osseuse, une maladie cardiaque, la tuberculose et... « Oh ! maman chérie, on dirait que tu t'es évanouie ! Je cours chercher de l'aide ! C'est ce qui arrive quand on reste en ville durant la canicule. »

Il est un mot que les religions affectionnent, c'est le mot *mystère*. Devant le mystère de la réalité, les mythes, les religions, les philosophies, les sciences sont toutes nées du même besoin d'élucider la nature des choses qui nous entourent, et de trouver un sens à notre condition. Certains croient avoir déjà trouvé des réponses définitives à ces questions, je les laisse au confort de leurs certitudes. Je préfère, comme Darwin, conclure que je ne sais pas. Mais je cherche et je réfléchis.